

JOURNAL DES DEMOISELLES.



TIZIANO VECELLI.

I

Au sommet de l'art se trouvent deux hommes qu'on peut mettre sur la même ligne : Raphaël et Titien. S'il y eut entre eux disparité de genre et de génie, — bien qu'égalité de gloire, — il y eut surtout ce contraste frappant d'une existence courte et brisée au milieu de sa carrière, et d'une vie prolongée au delà de la mesure ordinaire, à travers les honneurs et les triomphes.

Il est bon aussi de noter que jamais artiste ne fut moins contesté que Titien. Tous ses rivaux s'effacèrent devant lui; une école dont il fut incontestablement le chef, se forma à sa voix et sur son exemple; les plus grands personnages de son temps recherchèrent son amitié non moins que ses œuvres; et les souverains eux-mêmes s'estimèrent heureux de voir leurs traits reproduits sur la toile par sa main facile et savante.

II

Un jeune homme sortait à pas lents d'une modeste école du village de Pieve di Cadore, avec ses livres sous le bras. Il avait l'air grave et préoccupé.

Arrivé à quelques centaines de pas de sa maison, il s'arrêta tout à coup devant des pèlerins qui se rendaient à un sanctuaire célèbre et avaient fait une halte.

Rien n'était pittoresque comme ce groupe d'hommes brunis par le soleil, revêtus du costume traditionnel, ayant aux pieds des sandales grossières, sur la tête un large chaperon garni de coquilles, et à la main un long bâton. Les uns s'étaient adossés à des chênes, les autres s'étaient agenouillés pour adresser une prière à la Madonna.

Le jeune homme se frappa le front d'un air inspiré; puis, ouvrant son carton, il en tira une feuille de papier; de sa poche sortit un porte-crayon qui était son compagnon inséparable; et s'étant assis sur l'herbe au bord de la route, il se mit à esquisser les traits des pieux voyageurs.

Tandis qu'il était absorbé par cette étude, une main s'appuya sur son épaule et le fit tressaillir. Le dessinateur se retourna vivement; son père était derrière lui.

« Eh bien! *caro mio*, je vous y prends! » dit le vieillard en souriant.

Cette interpellation était faite sur un ton assez rassurant pour que Tiziano ne prit point d'alarme. Aussi, sans songer même à s'excuser, il présenta respectueusement le papier à son père, en disant :

« Ai-je réussi? »

— Complètement, répondit le gentilhomme. Ah! quel malheur, mon enfant, que nous n'ayons d'autre fortune que notre blason!... Tu es né avec l'amour des beaux-arts : mais aussi tu es né pauvre. »

Et le vieux gentilhomme soupira.

« Allons, viens, reprit-il; ta mère nous attend. »

Mais l'ouverture faite à son goût favori avait trop vivement ému le jeune homme pour qu'il la laissât échapper.

« De grâce, dit-il, mon bon père, permettez-moi de vous entretenir quelques moments encore. Cette heure décidera peut-être de ma vie.

— Parle.

— Je crois avoir pour l'art une vocation réelle. Jusqu'ici une juste défiance de mes forces et la crainte de paraître à vos yeux un insensé, un orgueilleux, m'avaient fait garder le silence : mais puisque vous daignez me reconnaître des dispositions, je vous avouerai que mon désir le plus

cher est d'aller à Venise étudier la peinture dans l'atelier de quelque maître célèbre. »

Le vieillard fit un mouvement d'effroi, comme si son fils avait dit autre chose que ce qu'il venait de dire lui-même.

« A Venise !... répéta-t-il en joignant les mains ; y songes-tu bien ? N'as-tu pas entendu les paroles que j'ai prononcées à l'instant ? »

— Je les ai entendues, mon père ; mais elles n'ont servi qu'à doubler mon courage. Le but auquel j'aspire est assez beau pour mériter des sacrifices. Je le sens, quelques peines que je dusse supporter, je les subirais sans me plaindre. J'ajouterai un mot : c'est que si par le pinceau l'on ne défend pas sa patrie comme par l'épée, du moins on peut servir Dieu en retraçant les mystères et les miracles de la religion. C'est cette tâche sublime que remplissent en divers lieux de l'Italie les hommes célèbres dont le nom est arrivé jusqu'à moi : les Donatello, les Pérugin, les Léonard de Vinci, les Michel-Ange.

— Et tu espères les égaler ?...

— N'ont-ils pas égalé leurs prédécesseurs ?

— Bravo ! dit le vieux gentilhomme ; ce n'est pas le courage qui te manquera. Mais écoute : si tu venais à échouer, ne t'en prends qu'à ta témérité.

— O mon père ! s'écria Tiziano plein de joie, votre consentement m'est donc accordé !

— Hélas ! puissé-je ne pas avoir fait ton malheur en écoutant mes rêves paternels ! »

III

Le choix d'un maître est l'affaire la plus importante pour un jeune homme. S'il n'a pas été bien guidé d'abord, il a besoin ensuite de temps et d'efforts persévérants pour corriger les défauts qu'il a empruntés à autrui. C'est ce que Tiziano comprit bien, le jour où il passa de l'atelier de Sébastien Zuccato dans celui de Gentile Bellini (1). Zuccato réussissait à faire des mosaïques ; mais il dessinait sans correction et composait imparfaitement. Ce fut avec satisfaction, et même avec un certain orgueil, que Gentile reçut chez lui un élève qui avait déjà un talent véritable.

A côté de Tiziano, travaillait un jeune homme au maintien placide, mais dont l'œil noir jetait parfois et subitement des étincelles qui trahissaient un feu intérieur. Sa parole accusait moins l'émulation généreuse qu'une ambition qui veut avant tout se satisfaire. Celui-là, on l'appelait Sébastien ; et ce fut lui que plus tard on surnomma *Fra del Pionbo*, lorsque la munificence du pape Clément VII lui valut un bénéfice reli-

gieux ; ce titre qu'il prit, il l'a, du reste, immortalisé.

Quel temps que celui où chaque atelier produisait non pas seulement des imitateurs adroits, mais des maîtres qui, eux-mêmes, transmettaient à une autre génération le secret de leur génie et l'habileté de leurs procédés !

Mais à Venise, en ce moment, s'élevait un rival redoutable pour les Bellini, un glorieux précurseur pour Tiziano et Sébastien.

C'était Giorgione.

« Hé ! messer Gentile, dit un jour, en entrant chez le peintre, un jeune homme de taille élevée et de mine fière, et relevant les coins de son épaisse moustache qui s'harmonisait avec ses longs cheveux et ses noirs sourcils, j'ai ouï parler en ville de votre nouveau disciple ; et, bien que je sois fort occupé, ayant une fresque à exécuter dans l'église *dei Frari*, j'ai voulu faire connaissance avec celui qui m'a remplacé dans votre atelier. »

Gentile Bellini indiqua de la main un siège au nouveau venu, et répondit d'un ton moitié amical et moitié aigre :

« Il est de fait, mon cher Giorgio — ou plutôt Giorgione (1) — que vous avez passé bien subitement de l'état d'apprenti à la condition de maître. Recevez-en mon compliment sincère. Quant à celui que vous voulez voir, il est là-bas... Tenez, il se dissimule le plus qu'il peut, derrière sa toile.

— S'il ne veut pas venir à moi, reprit Giorgione, eh bien, par saint Marc, le patron de notre glorieuse Venise ! j'irai à lui. » Puis il courut vers Tiziano qui s'était levé et saluait gravement, tandis que Sébastien riait de bon cœur.

Giorgione regarda alternativement l'élève et la composition qu'il était en train d'achever. Puis, avec une franchise qui avait quelque chose de brusque en même temps que de bienveillant :

« Quel est votre nom ? demanda-t-il.

— Tiziano Vecelli.

— Eh bien, Tiziano, vous ferez parler de vous. Mais, mon ami, soyez ferme, devenez vous-même, inspirez-vous de la nature, et, si le cœur vous en dit, suivez la route où je me suis jeté. Moi j'adore les têtes bronzées aux rayons du soleil vénitien, les natures solides, les panaches, l'or, l'acier, le velours, tout ce qui brille, tout ce qui offre au pinceau une lutte à entreprendre et le beau à traduire. »

Tiziano s'inclina et répondit modestement :

« Maître, je suis trop inhabile encore pour pouvoir connaître quel sera mon style. J'exécuterai ce qui sera dans mes moyens et ce que Dieu m'inspirera.

(1) Frère de Gioan Bellini... Ces deux peintres tenaient alors le premier rang à Venise.

(1) On surnomma ainsi Giorgio de Castelfranco, à cause de sa haute taille et de son mérite.

— Bien parlé ! s'écria Bellini, qui avait peine à dissimuler sa mauvaise humeur. Est-il nécessaire d'enflammer par des louanges intempestives une imagination qui ne demande qu'à prendre feu ?

— Ah ! mon maître, repartit Giorgione en riant de bon cœur, vous n'êtes pas indulgent aujourd'hui ; mais vous me dédommerez, j'espère, de cet accueil quelque peu sévère, en favorisant de votre visite ma fresque des Frari. Tiziano, je vous attends aussi. »

Et pirouettant sur le talon, Giorgione s'éloigna d'un pas rapide en chantant une *canzonetta*, de cette belle voix qu'on aimait tant alors à Venise (1).

Dès que le fougueux artiste fut parti, Gentile Bellini et son frère Gioan, qui précisément venait d'entrer, ne manquèrent pas d'exhaler contre Giorgione la mauvaise humeur de leur esprit jaloux. Il est si pénible, lorsqu'on a occupé sans partage le ciel de la faveur publique, de voir un astre nouveau s'y lever radieux !

« J'espère, dit sévèrement Gentile à Tiziano, que vous n'écoutez pas les avances de cet orgueilleux qui se donne des airs de gentilhomme et chante comme un gondolier. »

Tiziano ne répliqua rien ; mais déjà il mûrissait son projet ; et il ne fut pas plutôt libre qu'il courut à l'église *dei Frari*, où Giorgione l'accueillit en ami, en camarade.

Malheureusement pour lui, sa démarche avait éveillé l'attention soupçonneuse de Gentile Bellini.

« D'où venez-vous ? lui cria le maître à son retour. Vous avez profité sans doute de l'invitation qui vous a été faite ? »

— Je l'avoue, messer ; car je ne sais pas mentir.

— Et vous n'avez pas trouvé cette fresque pitoyable ?

— Je l'ai admirée.

— Ah ! fort bien. Puisque vous avez rencontré le modèle des chefs-d'œuvre, vous n'avez plus besoin de mes leçons.

— Maître... murmura Tiziano, d'un accent de supplication.

— Je ne suis plus votre maître. Allez demander des conseils à Giorgione. Mais je crains fort pour vous, d'après votre peu de goût, *que vous ne soyez jamais qu'un barbouilleur* (2) ! »

IV

Après quelques instants de regret notre jeune artiste se trouva heureux de reprendre sa li-

berté, et il s'en alla tout droit respirer l'air sur la place de Saint-Marc. A peine y avait-il fait quelques pas, qu'il vit venir un gentilhomme, dom Barberigo, qui l'aborda avec une chaleureuse accolade. Tiziano l'eut bientôt mis au courant de sa mésaventure. Barberigo s'en amusa beaucoup, et dit après un moment de réflexion :

« Ma foi, je veux donner de l'occupation à votre pinceau. Avez-vous jusqu'à présent tenté le genre si difficile du portrait ? »

— Jamais, répondit Tiziano.

— Eh bien, vous commencerez par moi ; et je me trompe fort, ou je vous porterai bonheur. »

Barberigo avait dit vrai : son magnifique portrait inaugura la gloire de l'artiste.

A quelque temps de là, Giorgione offrit à Tiziano de participer aux travaux de décoration qui devaient s'exécuter au *Fondaco de Tedeschi*, élevé à la plus belle place de Venise, sur le lieu même où un incendie avait détruit naguère l'ancien monument. La plus apparente façade fut pour Giorgione ; son émule, relégué à un des côtés, n'y attira pas moins l'attention générale par son *Triomphe de Judith*, où sa manière large, fière et vigoureuse se révéla avec la supériorité du génie.

Or, il arriva qu'un de ces discoureurs qui ont toujours à la bouche un sot compliment, s'en vint dire à Giorgione :

« De toutes les peintures que vous avez exécutées au *Fondaco*, celle que chacun préfère, est assurément le *Triomphe de Judith*. »

Giorgione se mordit la lèvre ; et, à la première rencontre qu'il eut avec Tiziano, il lui tourna le dos sans daigner lui donner l'explication de son brusque changement.

Ainsi, Tiziano s'était déjà heurté par deux fois à l'injustice et à la jalousie. Le public allait le venger. A peine son *Assomption*, composée pour l'église des Frari était-elle achevée, que les curieux et les admirateurs s'y portaient en foule. Il fit ensuite pour la salle du Grand-Conseil son *Empereur Barberousse aux pieds d'Alexandre III*. Selon le goût du temps, il avait groupé dans cet épisode d'un siècle antérieur, les personnages les plus éminents de son époque : Ferdinand de Cordoue, Bembo, le poète Sannazar, l'Arioste, Navagero, fra Giocondo. Pour le récompenser, le sénat lui accorda la place de courtier de la chambre des Allemands, titre qui équivalait à celui de premier peintre de la république, et auquel était attaché l'honneur, peu lucratif il est vrai, de faire le portrait de chaque doge, lors de son entrée en exercice. Ce portrait était payé huit écus. Il ne se fût guère enrichi à ce métier, si la faveur des souverains ne fût venue le chercher. Alphonse d'Este, duc de Ferrare, ouvrit la série non interrompue de ses illustres protecteurs.

Au reste, la célébrité de Tiziano et sa longévité

(1) Giorgione était excellent musicien et jouait du luth à merveille.

(2) Ces paroles sont historiques.

en lui permettant de connaître la plupart des personnages éminents qui se produisirent en Europe, pendant près d'un siècle, firent de lui le peintre de portraits par excellence.

« Que pourrais-je vous donner ? dit le duc, au moment où l'artiste, impatient de revoir sa Venise, songeait à prendre congé ; rien de ce que je possède à ma cour n'est digne de vous. Je me trompe : l'amitié d'un homme supérieur est un bienfait ; et, à ce compte, j'aurai réussi à vous récompenser. »

Il le mena dans une galerie où était un gentilhomme de l'extérieur le plus gracieux. Celui-ci, à l'aspect du prince et de son peintre, éleva la voix et récita des vers qui se terminaient ainsi :

« Bastiano, Rafael, Tizian ch' onora
Non men Cadore, che quei Venezia e Urbino. »
ARIOSTE, Chant xxxiii^e (1).

A ces accents, le grand artiste ne se trompa point.

« Ah ! dit-il, vous êtes Lodovico Ariosto ! »

Le poète répondit en ouvrant ses bras :

Noble et touchante union des deux plus sublimes expressions du génie humain : la poésie et la peinture !

Qu'ils devaient être élevés et utiles à l'un comme à l'autre, les entretiens de ces deux hommes immortels, le Titien et l'Arioste !

Cependant Venise l'emporta sur cette douce amitié ; et en arrivant dans cette ville où il allait peindre successivement l'Annonciation de la Vierge, le Saint Sébastien, le Saint Jean-Baptiste au désert, et surtout le Saint Pierre martyr, le chef-d'œuvre de ses chefs-d'œuvre (2), Tiziano se vit en butte à une nouvelle séduction, bien forte assurément et presque irrésistible.

Le cardinal Bembo l'y attendait. Cet érudit qui para la science de tant de grâces et éleva si haut l'honneur des lettres, était venu, de la part de Léon X, inviter le maître vénitien à se rendre à Rome où il verrait Michel-Ange et Raphaël, alors dans tout l'éclat de leur renommée.

« Confiez-vous à l'hospitalité de Léon X, lui dit le cardinal ; elle sera digne de lui comme de vous. Fixez-vous dans la ville éternelle : c'est la patrie du talent, c'est le terrain où se rencontrent les anciens et les modernes. Notre Buonrotti, notre Sanzio vous accueilleront en frères. Comment pouvez-vous hésiter ? Quel théâtre vous refusez !... Ici, d'ailleurs, il y a du danger. La peste a envahi votre cité ; elle y fait chaque jour de nombreuses victimes.

— Il n'est que trop vrai, monseigneur. Mais

est-ce une raison pour que je m'éloigne ? Si mes compatriotes sont malheureux, je ne les en aime que davantage. »

A cet instant un valet qui avait insisté pour obtenir la permission d'entrer, parut, et s'inclinant avec respect, dit à Tiziano, d'une voix pleine de tristesse :

« Messer, j'appartiens au seigneur Giorgio, et je viens de sa part...

— De la part du noble Giorgione !... Pourquoi pleurez-vous, mon ami ? Serait-il arrivé malheur à votre maître ?

— Hélas ! il est mourant et il implore votre visite.

— Une gondole !... s'écria Tiziano.

— Mais, objecta le cardinal, ne craignez-vous pas que si Giorgione se meurt de la peste...

— Je ne crains rien, répondit vivement l'artiste. Giorgione m'a aimé, protégé, soutenu à mes débuts : je ne lui manquerai pas lorsqu'il se souvient de moi et m'appelle ! »

Bientôt la rame exercée des gondoliers eut amené Tiziano et son guide devant le palazzo élégant, où le faste et la libéralité du Giorgione avaient si longtemps prodigué les fêtes. Que de fois les bougies des bals avaient illuminé cette façade froide et morne maintenant ! que de fois les accords des luths et des voix sonores s'étaient-ils échappés de ces murs maintenant silencieux !

On fit entrer Tiziano dans une chambre où un homme, jeune encore, et beau malgré les terribles ravages du mal, se débattait contre la mort.

Était-ce bien là le Giorgione, le plus fier et le plus élégant des gentilshommes et des artistes de Venise ? Qui eût pu le reconnaître ?

Tiziano pencha la tête et resta absorbé dans une muette contemplation.

Le malade sembla se ranimer en recevant cette visite qu'il avait tant désirée. Il retrouva un sourire, si l'on peut donner ce nom à la contraction de deux lèvres décolorées. Faisant alors un effort suprême, il exhala lentement ces paroles :

« J'ai la peste. Je vais mourir. Merci à vous, mon ami, qui n'avez pas craint de venir ici. J'espère que vous avez oublié mon injustice d'autrefois...

— Vous en avez la preuve, Giorgione, puisque me voici.

— C'est vrai ; mais écoutez : Le temps pourrait me manquer. Je laisse des œuvres ébauchées... Personne plus que vous n'est capable de les terminer. C'est donc à vous, Tiziano, que je lègue ce soin... Je vous livre ce que j'ai de plus cher, ma réputation.

— Croyez, s'écria Tiziano, que je m'efforcerai de la soutenir dignement.

— Merci, j'avais eu raison de compter sur votre cœur ! »

(1) « Sébastien (del Piombo), Raphaël, Titien, qui n'honora pas moins Cadore, sa patrie, que les deux autres peintres n'ont honoré Venise et Urbain. »

(2) Le sénat de Venise avait défendu la sortie de ce tableau sous peine de mort.

Les années se sont écoulées, amenant toujours de nouveaux triomphes avec de nouveaux chefs-d'œuvre. François I^{er} avait posé devant le peintre vénitien. En 1530, Charles-Quint, se trouvant à Bologne, voulut imiter son rival le roi de France, et Tiziano fut appelé par le puissant empereur qui trois fois avait demandé son portrait à Tiziano; et non content de lui avoir accordé de fortes pensions, lui avait envoyé une croix de chevalier et un diplôme de comte palatin. Quel étonnement pour le public lorsqu'à la promenade le fier César donnait toujours la droite à l'artiste ! Si les courtisans osaient lui adresser une question à ce sujet, il se contentait de répondre :

« Je puis créer autant de ducs qu'il me plaît; mais où trouverai-je un autre Tiziano ? . . . »

Lorsqu'enfin le chef de l'école vénitienne remplit la promesse qu'il avait faite au cardinal Bembo et se rendit à Rome, c'est-à-dire en 1543, Raphaël n'existait plus; mais Michel-Ange vivait encore, et ces deux hommes qui occupaient à la fois le premier rang purent se voir et se mesurer.

Le séjour de Tiziano à Rome ne dura qu'un an et n'exerça aucune influence sur son talent. Il était trop tard pour qu'il pût revenir sur ses pas : sans doute il n'acquiesça point l'élévation su-

blime de l'Ecole romaine, mais en revanche il conserva son prodigieux coloris.

Soixante-dix ans pesaient sur sa tête, et il voyait successivement disparaître tous ceux qu'il avait aimés.

Alors il s'enferma chez lui et se plongea plus que jamais dans le travail. La première expression de sa douleur grave et méditative avait été le *Christ porté au tombeau*, cette page si grande, si austère, si humide de larmes et devant laquelle on ne peut rester impassible (1).

Ainsi l'illustre vieillard poursuivait cette vie de labeur infatigable qui fut un phénomène. Tous ses contemporains, la plupart de ses amis, l'avaient précédé dans la tombe... seul, il restait debout comme un grand chêne oublié par le temps, lorsque la peste vint en 1576 désoler de nouveau la ville de Venise. Tiziano continuait cependant de tenir le pinceau de sa main débile. Mais dans l'année qui lui manquait pour accomplir un siècle, celui que nous appelons le Titien tomba enfin en murmurant :

« Je meurs comme Giorgione; mais l'art n' périra point... Je laisse à Venise Paul Véronèse et Tintoret ! »

ALFRED DES ESSARTS.

(1) Le Louvre possède ce tableau, dont nous offrons la gravure à nos lectrices.

BIBLIOGRAPHIE.

Esquisse de Rome chrétienne, par M. l'abbé Ph. Gerbet.

Que n'a-t-on pas écrit sur Rome, et quel est l'esprit, tant soit peu pénétré de nourriture intellectuelle, à qui les noms, les localités, les monuments de Rome ancienne et moderne ne soient presque aussi familiers que les noms et les lieux de sa ville natale ? La destinée de Rome est unique entre toutes; l'action immédiate de la Providence est visible dans toute son histoire : ses armes ont régné sur le monde, afin de préparer les voies au règne de l'Evangile; ses soldats n'ont fait que précéder ses apôtres; elle a imposé à l'univers, ou le joug redoutable de ses conquérants, ou le joug aimable et béni des successeurs du pêcheur de Tibériade. Cet empire du christianisme, si doux et si juste, est bien dû à une ville, sanctifiée par le sang des martyrs; le martyre de saint Pierre, dit Bossuet, établit dans la capitale de l'empire le siège principal de la religion. Jérusalem, ingrate et déicide, était répudiée; Rome, *Jérusalem nouvelle*, lui succéda; Rome,

qui avait persécuté les saints, il est vrai, mais qui avait fourni à la religion du Christ des légions innombrables de martyrs et d'apôtres ! Les persécuteurs, les Césars tombèrent, et sur leur trône sanglant s'éleva le trône pacifique du père des fidèles, du vicaire de Jésus-Christ. La présence de ce saint-siège, de cette chaire éternelle de vérité, confère à Rome un caractère auguste et vénérable, et grâce aux héritiers du pêcheur que Néron a fait crucifier, Rome a acquis l'immortalité terrestre qu'avaient en vain rêvée pour elle ses capitaines et ses législateurs.

M. l'abbé Gerbet, en écrivant le livre dont nous rendons compte aujourd'hui, a voulu recueillir dans les réalités visibles de Rome chrétienne l'empreinte, et, pour ainsi dire, le portrait de son essence spirituelle, car, ainsi que l'exprime son épigraphe, empruntée à saint Paul (Ep. aux Romains) : *Les choses invisibles de Dieu sont aperçues par l'intelligence à travers les œuvres visibles*. Rome, pour lui, c'est l'Eglise, l'Eglise dans ses combats, dans ses victoires, dans ses conquêtes, dans son gouvernement spirituel des âmes,

dans ses rites, dans ses pieux usages, dans ses bonnes œuvres qui se sont répandues au loin et sur toutes les misères, ainsi qu'un bienfaisant parfum; Rome résume et réalise, dans ses monuments extérieurs, cette belle figure de l'Épouse, saluée de loin par les prophètes avec de si saints ravissements, et bénie chaque jour par toutes les nations qui reconnaissent en elle leur mère et leur nourrice, et après avoir lu ce beau livre, inspiré par l'amour de la religion, des lettres et des arts, par l'amour du beau et du vrai, on ne peut que répéter dans la langue du ciel, dans la langue de Racine :

Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!

Le premier volume de l'ouvrage de M. Gerbet renferme en six chapitres des observations générales sur Rome considérée comme centre du christianisme, une étude des Catacombes, une autre sur les Basiliques constantiniennes, et un aperçu des divers monuments relatifs à la défense et à la propagation de la religion chrétienne. Nous ne croyons pouvoir mieux faire, mesdemoiselles, que de vous donner quelques extraits de ces pages remarquables, où règnent l'intérêt le plus vif et le plus soutenu, l'instruction la plus variée et le style le plus élégant et le plus noble. Nous commençons par le cadre du tableau, le paysage qui entoure Rome :

« Lorsqu'en contemplant Rome des hauteurs de Frascati ou d'Albano, on se demande quelle est la situation physique qui correspondrait le mieux à sa destination spirituelle, on est toujours ramené, ce semble, à rêver pour elle à peu près ce qui est, du moins quant aux traits fondamentaux de cette situation même. Si Rome était placée sur le sommet d'un rocher, cette position de citadelle conviendrait-elle bien à la capitale du pacifique empire de la foi et de la charité? Dans l'intérieur d'une vallée, son horizon physique serait étroit, tandis que son horizon moral embrasse le monde. Une plaine immense, uniforme, sans encadrement, sans limites pour le regard, aurait quelque chose de trop effacé et de trop vague pour une ville dont le caractère est si saillant, si tranché. Si, au contraire, cette plaine se trouvait entrecoupée par des champs fleuris, des bosquets, ou d'autres accidents qui ne seraient que gracieux, l'austère et majestueuse cité aurait une ceinture trop riante. Il est difficile enfin de se figurer Rome clouée à un port de mer : ce voisinage criard et agité serait tout à fait en désaccord avec le calme dont elle a besoin.

» Sa situation laisserait donc beaucoup à désirer si elle était caractérisée, d'une manière dominante, par la proximité de la mer, par une plaine ou par des montagnes. Mais une participation à ces principaux aspects de la nature forme

une combinaison heureuse, qui s'harmonise admirablement avec la mission providentielle de cette ville. Dans les temps primitifs, les races guerrières se retranchaient dans les rochers, les races agricoles s'établissaient dans les plaines, les races commerçantes suivaient de préférence les bords de la mer. La ville, qui travaille à réunir tous les peuples dans l'unité de la foi, touche à ces trois foyers primitifs de la division des peuples.

» De la plaine où elle repose sur un lit de collines, Rome voit se déployer, à l'orient, un amphithéâtre de montagnes magnifiques, dont les extrémités se prolongent, à l'occident, vers la mer, et du haut de ses dômes, elle voit briller à l'horizon cette belle Méditerranée, comme la barrière argentée de ce grand cirque.

» ... Il est de fait que nulle capitale n'a des alentours aussi éminemment favorables à la méditation, à la prière, aux pensées graves et solennelles, et il est bon que Rome se distingue, à cet égard aussi, des capitales mondaines. Cette banlieue en repos, qui a la majesté du désert sans en avoir l'apreté, et dans laquelle on ne rencontre guère que des troupeaux, des aigles et des tombeaux, ce cimetière, mélancolique et nu, des agitations et des pompes de l'ancienne Rome, cette solitude de prairies qui, en interceptant les bruits du monde autour de la ville sainte, enveloppe, comme il convient, de silence et de paix, ce grand cloître de la chrétienté, sont aimés de tous ceux qui viennent à Rome avec le désir et le bon goût de mettre leurs pensées, leurs sentiments et leur genre de vie en rapport avec le caractère d'une ville qui est éminemment la cité de l'âme...

» ... Les premières traces chrétiennes qu'on aime à y rechercher, sont celles de saint Pierre et de saint Paul, qui touchèrent le sol de la campagne romaine, le premier, vers l'an 44, le second, l'an 59 de notre ère. A partir de leur arrivée, les bases de la grande régénération ont été posées dans la ville même, en qui se résu- maient alors les destinées du monde. C'est à eux qu'on peut appliquer avec plus de justesse ce que le poète a dit d'un conquérant : « Jamais le » pied d'un mortel n'a imprimé sur la terre une » plus forte trace, et leur pied s'est arrêté là. »

» ... Rome païenne a été fondée par deux frères, dont l'un a égorgé l'autre. La ville qui devait régner sur le monde par le glaive, a été marquée originellement de la même tache de sang que la première ville de guerre construite par Caïn, le père de la race des géants. Rome chrétienne a eu pour fondateurs deux hommes qui étaient pacifiques comme Abel, l'âme de la race des justes, qui étaient plus frères par l'âme qu'on ne l'est par la chair, qui sont morts de la même mort, du même dévouement, aux portes de la même ville, la même année, le même jour,

et, plus tard, comme nous le dirons, leurs ossements ont été mêlés ensemble : ces deux frères n'ont pas été divisés, même dans la mort. L'antique fratricide a été remplacé par une fraternité divine, qui a présidé à la seconde naissance de Rome, destinée surtout à répandre par toute la terre, avec l'Évangile, le dogme et le sentiment de la fraternité humaine. »

M. Gerbet nous conduit dans les premiers sanctuaires du christianisme, dans ces Catacombes, dont les autels étaient des tombeaux, et, parlant des ossements des saints conservés, les uns sous ces voûtes funèbres, les autres, au sein des basiliques romaines, dans des châsses d'or et de pierreries, l'auteur dit : « Si, en effet, on rattache par la pensée, aux diverses parties de ce reliquaire universel, les vertus que chacune d'elles représente spécialement, et dont la réunion offre la copie la moins imparfaite de la perfection de l'Homme-Dieu, on voit alors apparaître, au milieu de ce *campo-santo* du monde chrétien, la plus sublime image du Sauveur qui puisse se rencontrer sur la terre, puisqu'elle est formée, non avec des couleurs ou des morceaux de marbre, mais avec les membres de ceux qui vécurent de la vie même de Jésus-Christ; espèce de mosaïque doublement sacrée et par l'objet qu'elle représente et par les matériaux dont elle est composée, et dans laquelle chaque pièce contribue à reproduire en grand l'image dont elle porte elle-même l'empreinte. Tous les siècles chrétiens ont travaillé à cette œuvre, et Rome est le sépulcre sur lequel cette figure mystérieuse restera couchée jusqu'au dernier jour. »

Quel spectacle, en effet, que celui des Catacombes ! quelle protestation de la vérité contre l'erreur, de la foi contre l'idolâtrie, que ces voûtes funéraires où les chrétiens se rassemblaient pour prier, d'où ils sortaient pour aller aux supplices, où ils trouvaient, après leur mort, un tombeau sanglant ! Des hommes, des femmes, des jeunes filles ont vécu, ont prié, ont souffert en ces lieux, oubliant qu'il y avait des joies et du soleil sur la terre, ne demandant à Dieu que la gloire de mourir pour lui. Elles étaient chrétiennes, et nous le sommes... Quelle différence et quelle leçon !

» On a souvent essayé de décrire les Catacombes ; elles ont inspiré de belles pages au génie et à la piété, et ceux qui n'en auraient encore aucune idée, peuvent se représenter vaguement des labyrinthes souterrains, presque indescritibles, dans lesquels cent chemins droits, obliques, brisés, sinueux, serpentent, se coupent ou s'entrelacent à l'infini... tout cela plein de tombeaux, de la poussière des vieux siècles, de recoins étranges, d'histoires tragiques... De chaque côté de ces corridors, on a pratiqué dans le mur, pour y déposer les cadavres, des espèces de niches oblon-

gues, placées horizontalement ; elles sont superposées les unes aux autres, de manière à former deux ou trois rangs de sépulcres, parfois six ou sept, et même jusqu'à douze. On dirait les rayons d'une bibliothèque où la mort rangeait ses œuvres... Ces galeries mortuaires sont en général étroites, l'air y est épais et lourd, et le terrain presque partout exempt d'humidité. De temps en temps l'espace s'élargit, et vous respirez plus à l'aise en arrivant à des chambres sépulcrales, à des chapelles qui conservent encore des peintures antiques, et quelquefois à un baptistère... Dans un certain nombre de niches sépulcrales qui ont été ouvertes à diverses époques, on peut suivre, en quelque sorte pas à pas, les formes successives, de plus en plus éloignées de la vie, par lesquelles ce qui est là, arrive à toucher, d'aussi près que possible, au pur néant. Regardez d'abord ce squelette... l'humidité, qui dissout tant d'autres choses, durcit ces ossements en les recouvrant d'une croûte qui leur donne plus de consistance qu'ils n'en avaient lorsqu'ils étaient les membres d'un corps vivant. Mais cette consistance n'en est pas moins un progrès de la destruction : ces ossements tournent à la pierre. Un peu plus loin, voici une tombe dans laquelle il y a une lutte entre la force qui fait le squelette et la force qui fait la poussière ; la première le défend, la seconde gagne mais lentement... Dans le sépulcre voisin, tout ce qui fut un corps humain n'est déjà plus, excepté une seule partie, une espèce de nappe de poussière, un peu chiffonnée, et déployée comme un petit suaire blanchâtre, d'où sort une tête. Regardez enfin dans cette autre niche ; là, il n'y a décidément plus rien que de la pure poussière, dont la couleur même est un peu douteuse, à raison d'une légère teinte de rousseur. Voilà donc, dites-vous, la destruction consommée ! pas encore. En y regardant bien, vous reconnaîtrez des contours humains : ce petit tas qui touche à une des extrémités longitudinales de la niche, c'est la tête ; ces deux autres tas, plus petits encore et plus déprimés, placés parallèlement un peu au-dessous, à droite et à gauche du premier, ce sont les épaules, ces deux autres les genoux. Les longs ossements sont représentés par ces faibles traînées, dans lesquelles vous remarquez quelques interruptions. Ce dernier calque de l'homme, cette forme si vague, si effacée, à peine empreinte sur une poussière à peu près impalpable, volatile, presque transparente, d'un blanc mat et incertain, est ce qui donne le mieux une idée de ce que les anciens appelaient une ombre. Si vous introduisez votre tête dans ce sépulcre pour mieux voir, prenez garde, ne remuez plus, ne parlez pas, retenez votre respiration. Cette forme est plus frêle que l'aile d'un papillon, plus prompte à s'évanouir que la goutte d'eau suspendue à un

brin d'herbe au soleil; un peu d'air agité par votre main, un souffle, un son deviennent ici des agents puissants qui peuvent anéantir en une seconde ce que dix-sept siècles peut-être ont épargné; voyez, vous venez de respirer, et la forme a disparu. Voilà la fin de l'histoire de l'homme en ce monde... »

Quelles funèbres images, mais aussi quel admirable et saisissant tableau! D'ailleurs, sentiment consolant et doux, sous ces apparences de la destruction repose la pensée de l'immortalité. Nulle part elle n'a parlé plus haut que dans les Catacombes. Écoutons les épitaphes :

Le cinquième des Calendes de novembre

Ici a été posé
Pour dormir, Gorgonius
Ami à tous et ennemi
De personne.

Et cette autre composée sans doute par un père et une mère :

Tu es tombée trop tôt
Constantia admirable modèle
De beauté et
De grâce. Laquelle a vécu
XVIII ans VI mois XVI jours.
Constantia en paix.

Près de cette épitaphe se trouvait la petite fiole de sang. Il fallait que la douleur qui a dicté cette inscription fût bien vive pour faire graver ce mot de *trop tôt* sur la tombe bienheureuse de la jeune martyre.

Cette autre lui fait une digne réponse :

Au temps d'Adrien
Empereur,
Marius adolescent, chef
De soldats, qui a vécu assez
Puisqu'il a consumé pour le Christ
Sa vie avec son sang en paix.

Enfin il s'est reposé. Ses parents ont fait leur devoir
En lui élevant ce monument dans les larmes et dans la crainte.
Le VI^e des Ides.

En voici une qui rappelle les souvenirs des Gaulois nos ancêtres :

Ici Gordianus nonce de la Gaule
Égorgé pour la foi avec toute sa famille
Repose en paix
Théophila servante a fait ce monument.

Des palmes, des colombes, des raisins, un ancre, un olivier, accompagnent souvent ces inscriptions, et symbolisent des images de victoire, d'espérance, de paix, de retour vers la patrie; pensées délicieuses écloses du sein de ces tombeaux immortels. On voit aussi dans les Catacombes des lampes de métal ou d'argile, en forme de nacelles, des anneaux, des vases et d'autres objets précieux pour l'archéologie chrétienne. Dans les tombeaux des martyrs on retrouve presque toujours la fiole de sang, témoignage éloquent

du supplice enduré pour la foi. « Le sang chrétien ne fut versé nulle part avec autant de profusion qu'à Rome. Durant toute l'époque dont nous venons de parler, elle reproduisit l'image des souffrances du Sauveur plus vivement et à plus grands traits que cela ne s'est vu en aucun autre lieu... Mais le jour arriva où les cavernes sépulcrales s'ouvrirent, et les Basiliques constantiniennes, sortant de terre, firent rayonner dans les airs le signe du Christ vainqueur de l'idolâtrie et de la mort.

Les trois principales basiliques sont celles de Latran, de Saint-Pierre et de Saint-Paul. L'église de Saint-Jean de Latran, église épiscopale de Rome, mère et maîtresse de toutes les Églises, est bâtie sur l'emplacement du palais de Plantius Lateranus, mis à mort sous Néron; elle est dédiée au Sauveur, à Saint-Jean-Baptiste et à Saint-Jean l'Évangéliste. Celle de Saint-Pierre s'élève aux Champs Vaticans. Laissons parler l'auteur :

« Une grande foule venait de traverser la porte triomphale qui se trouvait à l'entrée de ces lieux, près du mausolée d'Adrien. En s'avancant parmi les tombeaux assez nombreux situés dans les environs, elle avait passé à côté du cirque de Néron et de son obélisque; elle ne s'était arrêtée ni devant le temple de Mars, dont le vestibule portait le nom de Vatican, ni devant le temple d'Apollon, qui ressemblait au Panthéon par sa forme sphérique, par les colonnes de son portique et par l'ouverture ronde pratiquée au milieu de la voûte pour introduire la lumière et symboliser le soleil. Tout ce peuple avait fini par se ranger avec respect devant l'entrée d'une crypte, au pied d'une colline solitaire. Derrière ces rangs de têtes qu'animaient l'expression d'une joie grave et solennelle, on voyait vraisemblablement, de distance en distance, quelques figures pensives et tristes, qui semblaient attendre, avec une curiosité inquiète, ce qui allait advenir dans ces lieux auxquels les païens attachaient depuis longtemps des idées mystérieuses. La foule ne tarda pas à s'ouvrir pour faire passage à une procession d'hommes vénérables, revêtus d'habits et d'ornements qui n'avaient pas encore paru sous le soleil de Rome, et chantant des cantiques que les échos des sept collines ne connaissaient pas. C'était le pape Silvestre, accompagné d'un grand nombre de fidèles et de tout le clergé, et tout le peuple fidèle chantait avec eux. Tout à coup l'empereur Constantin parut, le front dépouillé du diadème. Il se prosterna la face contre terre, confessant qu'il avait erré et péché, qu'il était coupable d'avoir persécuté les saints, qu'il n'était pas digne de toucher le seuil de leurs tombeaux, et il disait ces choses à haute voix, avec de grands gémissements, et une telle abondance de larmes amères, que tous les insignes de ses habits de pourpre en étaient inondés. Alors, se dépouillant de sa chlamyde, et prenant

une pioche, il ouvrit le sol, puis il porta sur ses épaules douze paniers pleins de terre en l'honneur des douze apôtres et les jeta dans l'endroit où l'on devait placer la première pierre de la basilique du Vatican. Cet acte d'expiation adoucît ses remords, et les cris de son repentir furent aussitôt couverts par les louanges de Dieu que tout le peuple fit éclater, et qui ont continué, de siècle en siècle, jusqu'à nos jours à cette même place. »

Dans les caveaux, sous une enveloppe d'airain, se trouvaient les ossements sacrés du prince des Apôtres; ils y reposent encore sous le dôme qu'éleva Michel-Ange, lorsque, après douze siècles, à la basilique de Constantin succéda le plus beau temple de l'univers. Le fils d'Hélène éleva un second monument sur ce tombeau de saint Paul, monument à jamais regrettable, qui a péri, en majeure partie, dans l'incendie qui, de nos jours, a consumé cette basilique de quatorze siècles. « Le spectacle qu'elle offre actuellement est des plus pittoresques. L'extrémité inférieure de l'église, du côté de la grande porte, laisse voir les traces toutes vives de l'incendie : dans le corps de l'édifice, les jeunes colonnes sont placées, mais sans toit, sans voûte, comme des ossements qui attendraient ce qui doit former leur jointure. Le sanctuaire, la nef transversale, l'abside, qui forment la tête de l'église, sont déjà ressuscités sous les formes les plus splendides. Avec elles sa vie spirituelle est revenue; le service divin, les chants sacrés, les pèlerinages ont recommencé. Cette partie du nouveau temple serait à elle seule un temple superbe. Grégoire XVI, dont elle est l'ouvrage, l'a consacrée solennellement, consolation bien due à sa piété et à son zèle pour les monuments des arts... L'Égypte a fourni une contribution de colonnes et un obélisque... Ce sera une chose assez singulière qu'un obélisque du pays des Pharaons, donné par le chef mahométan de la race arabe (Méhémét-Ali) des descendants d'Ismaël, pour orner le tombeau d'un enfant de Jacob, supplicié comme un malfaiteur à Rome, et honoré dans le monde entier... »

« Outre les trois basiliques dont nous venons

de parler, Constantin a fait construire celles de Saint-Laurent, de Sainte-Croix-en-Jérusalem, de Sainte-Agnès hors des Murs, et des saints Marcelin et Pierre sur la voie Labicam... L'église de Sainte-Croix, dans laquelle la mère de Constantin déposa les reliques de la Passion, est dédiée au Sauveur mort et enseveli; l'église de Latran au Sauveur sortant du tombeau. C'est une heureuse idée d'avoir placé ces deux basiliques en face l'une de l'autre. La prairie qui les sépare est un des lieux de Rome les plus favorables à la méditation, à raison des monuments significatifs qui l'encadrent, et du recueillement dont on y jouit : Cet enclos paisible est bordé, dans toute sa longueur, d'un côté, par les grands arceaux de l'aqueduc de Néron; de l'autre, par les anciens remparts et les restes d'un amphithéâtre; à l'une de ses extrémités, l'église du Calvaire; à l'autre, le temple de la Résurrection, avec sa couronne de statues qui se découpent si bien dans la lumière du soleil couchant. Allez méditer dans ces lieux; vous y trouverez un assez juste emblème de la vie. Les bonheurs de la terre ressemblent bien vite à ces murs usés par le temps, et à ces aqueducs taris. C'est au milieu de débris de tout genre que le chrétien, se frayant un sentier où il trouve un peu d'ombre, s'avance en paix du séjour des douleurs vers cet autre séjour, visible à tout moment pour l'œil de la foi, mais qu'elle distingue encore mieux quand le soir de la vie approche. »

Nous vous laissons sur ces nobles et justes réflexions. Peut-être, mesdemoiselles, trouverez-vous que nous indiquons à votre jeunesse des lectures bien graves, et des auteurs quelque peu austères; mais les jours passent vite : viendra le temps où, femmes et mères, assises à votre foyer, sérieuses, car il suffit de vivre pour le devenir, vous désirerez trouver quelques pages sérieuses aussi, et attachantes à la fois; alors peut-être vous souviendrez-vous de nos conseils, comme d'une voix amie, qui n'a pas borné sa tâche au frivole amusement d'un jour, mais qui a cherché à exercer une influence utile sur toute votre vie.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA NOVEDAD.

A cierto pueblo llegó
La Novedad muy lujosa,
Y cada cual que la vio,
La calificó de hermosa.
Decían : si esta doncella
Se quisiese aquí fijar,
Mucho pudiera brillar

LA NOUVEAUTÉ.

La Nouveauté bien parée vint un jour chez certain peuple, et tous ceux qui la virent vantèrent sa beauté. Ils disaient : Si cette charmante personne veut bien se fixer ici, notre société pourra, grâce à elle, avoir beaucoup d'éclat. Comme la belle arrivait d'une cour fort éloignée, et qu'elle consentit de bonne grâce à se

Nuestra sociedad con ella.
Como la bella venia
De una corte muy lejana,
Y aceptó de buena gana
Descansar allí aquel dia,
Esperan se fijará;
Mas los curiosos la vieron
Al otro dia, y dijeron :
¡ Jesus, y qué vieja es ya!

D. PABLO DE JÉRICA.

reposer ce jour-là chez eux, ils espèrent qu'elle s'y fixera. Mais les curieux qui l'aperçurent le lendemain, s'écrièrent : « Bonté du ciel ! qu'elle est vieille déjà ! »

M^{lle} LOUISE MERCIER.

BÉNÉDICTE

OU

UNE CONSPIRATION SOUS LA RÉGENCE.

C'était le 24 décembre 1719; l'horloge de l'église Saint-Roch venait de sonner minuit; la neige tombait à gros flocons; tout était clos. A de longs intervalles, passait dans l'ombre un bourgeois attardé, ou le carrosse armorié de quelque grand seigneur. On n'entendait d'autre bruit que celui de la bise faisant grincer lugubrement les girouettes des toits.

Seuls, deux hommes arrêtés au coin de la rue d'Anjou Saint-Honoré, semblaient insensibles aux rigueurs de la saison. Enveloppés dans d'épais manteaux tout couverts de neige, ils considéraient avec attention les fenêtres encore éclairées d'un hôtel à l'architecture sombre et massive, qui s'élevait à quelques pas devant eux. Soigneusement cachés le long de la muraille, et un large feutre rabattu sur les yeux, ils demeuraient immobiles à leur poste.

Ils y étaient depuis une heure environ, quand une ombre se détacha de la maison voisine et parut s'avancer dans leur direction. A son approche, ils mirent instinctivement la main sur le pommeau de leur épée; mais ayant reconnu que cette mesure de prudence était inutile, ils reprirent leur position et attendirent tranquillement.

« Holà ! maître Lambert, fit à voix basse l'un d'eux en voyant l'ombre s'arrêter indéci- sée à quelque distance, craignez-vous donc que Belzébuth, votre digne patron, n'ait revêtu ce soir l'uniforme des mousquetaires pour vous emmener à sa cour ? »

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit du ton le plus humble une voix que l'émotion rendait chevrotante, mais : prudence est mère de sûreté ! »

A ces mots l'on vit apparaître dans la pénombre formée par la réverbération d'une lanterne,

la figure d'un homme portant le costume de valet de pied de grande maison.

« Approchez, approchez, cher monsieur, rep- rit de nouveau le mousquetaire; vous ne voyez ici que deux braves compagnons en train de se morfondre pour le service du roi. »

Après avoir jeté un regard oblique sur son interlocuteur, Lambert se décida enfin à avan- cer.

« A présent, mon maître, dit le mousquetaire, parlons peu, mais parlons bien. Comme le temps ne pousse pas précisément à la rêverie, venons au fait. Voyons ! quelles nouvelles ? »

— Des nouvelles importantes. Monsieur le comte fait ses préparatifs de départ et doit se mettre en route demain, au milieu de la nuit. Il sortira dans un carrosse vert, sans écusson, qu'il conduira lui-même, sous les habits d'un do- mestique.

— Très-bien; mais ne me direz-vous rien de la cassette ?

— Hélas ! monsieur, dit Lambert avec tristesse, malgré mon vif désir, il m'a été impossible de me la procurer.

— Au mépris de vos promesses, maître fripon ; voilà qui devient grave.

— Je vous jure sur mon salut...

— Chut ! ne parlons pas de mort, interrompit le mousquetaire; vous avez parjuré votre parole, cela vous regarde. C'est à d'autres qu'à moi que vous aurez à rendre compte de votre conduite. Maintenant que la première partie de notre mis- sion est terminée, ajoutez-il d'un ton railleur, et que nous allons nous retirer, je suppose que vous êtes un homme trop bien élevé pour ne pas vou- loir nous tenir compagnie.

— Comment cela ? dit Lambert effrayé, en sen- tant que son interlocuteur lui prenait le bras pour

le contraindre à marcher avec lui, auriez-vous l'intention de m'arrêter ?

— Ah ! cher monsieur, dit le mousquetaire qui, aidé par son compagnon, entraînait rapidement Lambert, se peut-il que vous donniez un aussi vilain nom à une invitation polie ?

— Mais enfin, s'écria le malheureux Lambert avec l'énergie de la peur, au nom du ciel, où me conduisez-vous ?

— Voilà une question indiscrete, l'ami.

— En ce cas, je n'irai pas plus loin.

— Alors, mon brave homme, dit le mousquetaire avec un sang-froid effrayant, recommandez votre âme à Dieu.

— Vous dites ? murmura Lambert d'une voix affaiblie et en chancelant.

— Je dis, cher ami, que malgré mon estime et mon affection pour vous, je vais, puisque vous faites de la résistance, exécuter mes ordres, c'est-à-dire vous perforer le plus consciencieusement du monde.

— Marchons, s'écria Lambert, comme s'il eût déjà senti la pointe du poignard sur sa poitrine ; marchons, et que le ciel me soit en aide. »

II

Les fenêtres éclairées qui avaient si fort attiré l'attention des deux mousquetaires, étaient celles d'un salon, tendu d'une superbe tapisserie d'Abbeville. Tout ce que l'art poétiquement ingénieux de cette époque avait inventé de plus coquet et de plus distingué, s'y trouvait réuni : Des panneaux, faisant relief sur les tentures, offraient, avec des festons et des feuilles d'acanthé, délicatement ciselés, une couronne de comte et les attributs symboliques de l'armorial d'une ancienne maison nobiliaire.

Le comte de Chevenon, en effet, appartenait à l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de la noblesse française. Resté veuf de bonne heure, il s'était confiné dans son château, sur les bords de la Loire, se consacrant entièrement à l'éducation de Bénédicte, sa fille unique. Il ne s'était décidé à quitter ses terres que pour venir à Paris présenter Bénédicte à la cour.

Au moment où se passait la scène que nous venons de raconter, le comte, enfoui dans un large fauteuil en velours d'Utrecht, lisait attentivement la lettre qui suit :

« Monsieur le comte,

» Toutes vos dispositions ont été approuvées. —
» La police du cardinal sera cette fois en défaut ;
» cependant, tenez-vous sur vos gardes. La fée
» Ludovise vous engage à partir le plus tôt possible, elle redoute votre arrestation, non pas
» tant pour elle-même que parce qu'elle ressent
» tirait un vif chagrin de voir un homme qu'elle
» estime, dans une fâcheuse position. — N'oubliez

» pas surtout de brûler les papiers contenus dans
» la cassette. — Ils sont de la dernière importance, et renferment des secrets de nature à
» compromettre des noms illustres. »

Après avoir relu cette lettre, qui ne portait pas de signature, le comte se leva, alla prendre un petit coffret en laque de Chine, et se disposa à obéir à l'injonction qui venait de lui être faite.

Mais à cet instant, une jeune fille, entra dans le salon.

« Vous ici, à cette heure ! s'écria le comte à la vue de sa fille.

— Oui, mon père, dit Bénédicte en se jetant dans ses bras ; mais, si ma présence est une indiscretion, pardonnez-moi, car je n'ai pu résister à l'inquiétude dans laquelle m'a plongée la nouvelle que je viens d'apprendre.

— De quelle nouvelle voulez-vous parler ? dit le comte avec inquiétude.

— Vous partez, mon père, vous partez et je n'en savais rien. Vous m'avez caché ce voyage mystérieux, et voilà, je ne sais pourquoi, que je me prends à trembler pour vous.

— Tes craintes sont prématurées, ma chère enfant, rassure-toi, aucun danger ne me menace.

— Mais, quelle nécessité de partir la nuit, alors que la neige rend les chemins presque impraticables ?

— Je ne puis retarder mon départ, répondit gravement le comte, de puissants intérêts en dépendent.

— J'ai peur de comprendre ; mon père, répondez-moi, je vous le demande en grâce, ne me laissez pas dans une cruelle incertitude, et dites-moi si votre voyage ne se rattache pas à la conspiration que l'on vient de découvrir ?

— Tu as malheureusement deviné juste, reprit M. de Chevenon après un moment d'hésitation ; mais calme-toi, mes précautions ont été parfaitement prises. — Ma fuite est assurée. — Lambert, mon valet de chambre, que la police du ministre a voulu gagner à sa cause, s'est engagé, d'après mes ordres, à me surveiller, et à rendre un compte exact de toutes mes actions aux agents du cardinal.

— Eh bien !.....

— Eh bien, ma chère enfant, Lambert leur a annoncé ce soir que je partais demain, dans la nuit. Or, on a fixé mon arrestation au moment de mon départ, afin de s'emparer plus facilement de cette cassette que l'on me suppose l'intention d'emporter.

— Mais si l'on venait à découvrir cette ruse ?

— J'ai foi en la Providence.

— Oui, dit la jeune fille, elle seule peut nous sauver. » Et les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel, Bénédicte se mit à prier avec ferveur.

La tête appuyée dans ses mains, le comte était en proie à d'inquiètes pensées.

Tout à coup Bénédicte se releva,

« Écoutez, mon père..... il m'a semblé entendre..... »

Au même instant la porte s'ouvrit violemment, et un officier des gardes, suivi de quelques mousquetaires, parut sur le seuil.

Bénédicte jeta un cri ; une pâleur mortelle se répandit sur sa figure.

Le comte s'empara froidement de la cassette et attendit.

L'officier, après avoir embrassé d'un coup d'œil rapide l'intérieur de l'appartement, s'avança jusqu'au milieu du salon.

« Monsieur le comte, dit-il, vous me voyez chargé d'une triste mission ; mais un soldat, vous le savez mieux que personne, doit obéir aux ordres de ses chefs.

— Vous venez pour m'arrêter, monsieur ? »

L'officier s'inclina.

« Je m'y attendais.

— En ce cas, monsieur, veuillez avoir l'obligeance de me remettre votre épée.

— Comme ma conscience ne me reproche pas d'avoir offensé le roi, que je respecte et que j'aime ainsi que tout loyal gentilhomme doit le faire, dit le comte en mesurant ses paroles, et comme d'autre part je me défie de la justice des hommes, vous trouverez bon, monsieur, que j'emploie tous les moyens qui sont en mon pouvoir pour m'y soustraire. »

En achevant ces mots, le comte fit subitement jouer un ressort caché dans la boiserie ; une petite porte, habilement dissimulée, lui livra passage et se referma aux regards étonnés des mousquetaires.

L'officier se contenta de sourire, et faisant signe à ses soldats il sortit de l'appartement.

III

Madame la duchesse du Maine, petite-fille du grand Condé, ne pouvait pardonner au duc d'Orléans d'être régent du royaume. C'était avec un dépit très-vif qu'elle voyait reléguer dans l'ombre son mari qui, d'après le testament de Louis XIV, devait faire partie du conseil suprême nommé pour administrer l'État, pendant la minorité du jeune roi.

Retirée dans son palais de Sceaux, elle s'était créé là une cour en miniature, avec ses poètes et ses courtisans, accessoires obligés de l'époque. Elle prenait au sérieux son rôle de reine, et portait son sceptre enrubané avec l'énergie despotique qu'elle avait reçue de sa famille, mais aussi avec un esprit élevé et brillant qui faisait dire à madame de Lambert, dans une lettre qu'elle lui écrivait, « la langue ne se perfectionne

que quand vous parlez ou quand on parle de vous. »

Tout le temps que la duchesse du Maine ne donnait pas à la politique, elle le consacrait au plaisir. Lorsqu'on lit la relation des fêtes de Sceaux, on croit avoir sous les yeux une page détachée des *Mille et une Nuits*. On prenait la houlette d'Estelle un jour, le lendemain, la duchesse s'appelait la fée Ludovise, elle instituait l'ordre de la mouche à miel et recevait des chevaliers qui juraient par le mont Hymète. Il semble qu'au milieu de cette vie arcadique, de ces jeux continuels, la duchesse du Maine devait éloigner de sa pensée toute préoccupation ambitieuse. Il n'en était rien pourtant. Elle rêvait toujours la puissance et la grandeur. Quand le duc, par arrêt du parlement, se vit retirer la charge de précepteur du roi, ainsi que toutes les prérogatives attachées à sa haute position, madame du Maine conçut tout simplement le projet de renverser le premier pouvoir de la nation, le régent, et de lui substituer son mari. Comme elle était accoutumée à faire tout plier devant sa volonté, elle crut l'entreprise facile, et se mit résolument à l'œuvre. Elle comprit tout d'abord que le succès dépendait principalement du concours de Philippe de Bourbon, roi d'Espagne ; son premier soin fut donc d'entrer en relation avec lui, par l'intermédiaire de Cellamare, son ambassadeur, puis elle s'occupa à gagner à sa cause les gentilshommes portant les premiers noms de France : son esprit persuada les uns ; les injustices du régent lui gagnèrent les autres.

Le complot, organisé peu à peu, grandit si bien dans l'ombre, qu'un beau jour tout se trouva prêt. Il ne s'agissait plus que de transmettre le plan de la conspiration à la cour de Madrid qui devait donner le signal. On prit les précautions les plus minutieuses et le courrier se mit en route.

Malheureusement pour la duchesse, le cardinal-ministre Dubois, politique habile autant qu'homme zélé pour les intérêts du duc d'Orléans, surveillait les secrètes menées de la petite cour de Sceaux, et, le hasard aidant, il connut le départ des dépêches à l'adresse de Philippe de Bourbon.

Averti à temps, le ministre fit arrêter en route le courrier et saisir tous les papiers dont il était porteur. Lorsqu'on apprit cette nouvelle, la consternation fut grande parmi les conjurés ; quelques-uns des plus compromis, essayèrent de prendre la fuite, mais prévenus par la police du cardinal, ils se virent tous enfermés à la Bastille.

Le procès s'instruisit rapidement. Le cardinal Dubois, voyant que la teneur des dépêches saisies ne compromettait ni le duc ni la duchesse du Maine, interrogea adroitement les personnes arrêtées et finit par apprendre que le comte de Chevenon était dépositaire d'une cassette, dans

laquelle se trouvaient des papiers montrant le véritable rôle qu'avaient joué la duchesse et son mari.

A partir de ce moment, l'hôtel de Chevenon fut l'objet de la plus active surveillance. Le cardinal supposait que le comte chercherait à passer les Pyrénées, muni des documents ayant trait à la conspiration, et il attendait cet instant pour s'emparer des pièces capitales. Au bout de quelques jours, jugeant que le comte tardait un peu trop à prendre la fuite, le ministre eut recours à la corruption pour arriver à ses fins. Il tâcha, par de brillantes promesses, de gagner Lambert, le valet de chambre de M. de Chevenon; il espérait en tirer tous les renseignements désirables. Nous avons vu de quelle manière le fidèle serviteur avait, à l'instigation du comte, accepté les offres du ministre. Mais le cardinal ne tarda pas à soupçonner la ruse, et le soir même où commence notre histoire, il se faisait amener devant lui le malheureux valet de chambre qui, sous le coup des plus violentes menaces, révélait enfin la vérité. Une heure plus tard, l'hôtel était envahi, et M. de Chevenon, ainsi que nous l'avons raconté, s'échappait par une porte secrète.

IV

A peine le panneau de la boiserie avait-il repris sa place que le comte, s'engageant dans un corridor, se hâta de gagner une petite porte qui donnait dans une ruelle écartée. Il allait sortir, lorsqu'il entendit un bruit confus de voix et de pas. Éperdu, hors de lui, il revint précipitamment sur ses pas; une sueur froide ruisselait le long de ses tempes; son cœur battait à lui briser la poitrine et il serrait convulsivement cette cassette qu'il eût voulu anéantir au péril de sa vie.

Après une minute d'affreuse incertitude, il rentra dans le salon qu'il venait de quitter; Bénédicte, en apercevant le comte, poussa un cri de terreur.

M. de Chevenon mit un doigt sur ses lèvres et s'élançant vers le foyer il livra aux flammes le contenu de la cassette. L'officier aux gardes rentrait en ce moment, suivi de quelques soldats. Un coup d'œil lui apprit ce qui se passait, et pendant que les soldats s'assuraient de la personne du comte, il sauva du feu tous les papiers qui n'étaient pas encore consumés.

Une heure plus tard, M. de Chevenon était mis à la Bastille au secret le plus absolu.

V

Élevée à l'école des saintes croyances et des généreux dévouements, Bénédicte était chrétienne dans la sublime acception du mot. Aussi la première heure d'abattement passée, elle eut recours

à la prière; et avec cette énergie que donnent l'amour filial et la confiance en Dieu, elle se promit de tout faire pour sauver les jours de son père.

Elle se retira chez la baronne de Vergennes, sa cousine, et toutes deux se mirent à chercher les moyens de détourner du comte les vengeances du Ministre.

Leur première résolution fut de tenter une démarche auprès du régent. Ce prince était d'un caractère doux et humain. Né plutôt pour les affaires d'esprit et l'étude des sciences que pour les affaires d'État, il s'en remettait du soin de ces dernières à ses ministres et particulièrement au cardinal Dubois qui avait été son précepteur et dont il avait fait la fortune. Il eût volontiers laissé la France tout entière conspirer contre lui, plutôt que chercher à étouffer un complot à sa naissance.

C'est à ce prince que s'adressa madame de Vergennes; par malheur sa demande tomba au moment d'une expérience de chimie (l'un des passe-temps privilégiés du régent), et à cette heure, Philippe d'Orléans était plus préoccupé des résultats de sa tentative scientifique que des intérêts du royaume; aussi fit-il répondre à la baronne qu'elle eût à s'adresser au cardinal. Pour madame de Vergennes, ce n'était pas la même chose, car le cardinal était ministre avant tout, c'est-à-dire qu'il accomplissait les devoirs que lui imposaient ses hautes fonctions, avec une sévérité qui faiblissait rarement. Pour lui, toute considération d'humanité, quelque puissante qu'elle fût, disparaissait devant la raison d'État; les supplications de la baronne et de Bénédicte demeurèrent donc sans effet.

Mademoiselle de Chevenon, ne sachant quel parti prendre, résolut à tout hasard de se rendre auprès de la duchesse du Maine. Mais on lui annonça qu'elle avait été arrêtée à son tour avec son mari, d'après les ordres du ministre. Cet acte audacieux terrifia la cour, on se demanda jusqu'où pouvait aller un homme qui osait porter la main sur un prince du sang, et l'on considéra les conspirateurs comme perdus.

Cependant, à mesure que le danger grandissait, Bénédicte se montrait plus forte et plus courageuse; ne pouvant obtenir de voir son père, elle employa la ruse pour arriver jusqu'à lui. Elle apprit que l'augmentation du nombre des prisonniers nécessitait à la Bastille l'adjonction de quelques nouveaux domestiques. Sa détermination fut dès lors arrêtée, et madame de Vergennes eut beau la combattre, elle dut céder devant la fermeté de Bénédicte. Il se trouva par hasard qu'une des amies de la baronne connaissait le lieutenant de la prison d'État; par son intermédiaire mademoiselle de Chevenon fut présentée comme une habile ouvrière, et le lendemain même elle était installée à la lingerie de la forteresse. Son projet se trouvait en partie réalisé, mais une

tâche bien autrement difficile commençait pour elle. Accoutumée au luxe et aux douces jouissances de la richesse, peu habituée surtout au travail fatigant qui lui était imposé, sa fierté aristocratique se révolta d'abord et elle tomba dans un profond découragement.

Mais, heureusement pour elle, Bénédicte était logée dans la même chambre qu'une jeune fille pour laquelle elle se sentait beaucoup de sympathie : Madeleine, c'était son nom, ne tarda pas, de son côté, à aimer Bénédicte comme une sœur. De cette réciprocité de sentiments, naquit une entière confiance, et mademoiselle de Chevenon comprenant qu'à elle seule il lui était impossible de mener à bien ses projets, finit, après beaucoup de ménagements, par les révéler à Madeleine, qui lui jura de l'aider de tout son pouvoir et lui tint parole.

Dès le premier jour, comme elle avait à la Bastille un frère, sergent aux gardes, elle sut adroitement par lui dans quel corps de logis se trouvait la cellule de M. de Chevenon.

VI

Cependant le procès de M. de Chevenon s'instruisait rapidement. D'un cœur droit, d'une grande fermeté de caractère, il dédaigna, par des dénégations étudiées, de chercher à atténuer sa conduite. Il répondit simplement qu'il n'avait fait que suivre sa conscience et les inspirations de son cœur.

Le comte fut condamné à mort.

« J'aurais voulu, dit-il avec noblesse, que mon sang eût été versé au service du roi et pour la gloire de la France; Dieu en a résolu autrement, que sa volonté soit faite. »

Puis, demeuré seul, cet homme, que la mort ne pouvait faire trembler, se prit à pleurer comme un enfant, au souvenir de Bénédicte, de sa fille chérie qui allait se trouver sans appui, et que peut-être il ne reverrait plus.

La nuit le surprit dans ces douloureuses pensées. Tout à coup, il entendit frapper doucement à la porte de sa cellule. Il prêta l'oreille, et une voix pressée et tremblante d'émotion, la voix de Bénédicte, arriva jusqu'à lui.

« Mon père, disait la jeune fille, c'est moi, c'est Bénédicte, votre enfant bien-aimée. »

— Oh! mon Dieu! s'écria le comte, si c'est un songe, faites que je ne m'éveille pas.

— Ce n'est pas un songe, mon bon père.

— Mais alors, fit le comte avec inquiétude, comment et pourquoi te trouves-tu à la Bastille? je tremble...

— Soyez sans crainte, mon père, je ne cours aucun danger; il serait trop long de vous expliquer ma présence auprès de vous; sachez seulement que je m'occupe de votre délivrance.

— Toi, mon enfant, merci pour ta sainte affection, Bénédicte; merci pour cette minute de bonheur que Dieu m'accorde; mais au nom de ta mère, chère fille, renonce à ce projet insensé, on le découvrira et tu seras perdue peut-être; mais on vient, ajouta-t-il, éloigne-toi.

— Rassurez-vous, mon père, c'est une amie qui veille pour nous. »

Le comte entendit alors quelques mots rapidement échangés à voix basse.

« Mon père, dit Bénédicte, il faut que je vous quitte, mais d'ici à deux jours, je l'espère, je pourrai vous embrasser. »

— Adieu, Bénédicte, adieu.

— Avez-vous pris l'empreinte de la clef, disait Madeleine, en rentrant avec Bénédicte dans leur chambre commune.

— La voici, répondit mademoiselle de Chevenon, en lui montrant un petit rouleau de cire qu'elle tenait caché dans sa main.

— Eh bien, ma chère demoiselle, vous voyez que notre première tentative a réussi.

— Sans doute, mais de cette tentative à une évasion il y a loin.

— Espérons, mademoiselle, la Providence n'abandonne jamais les malheureux. Avec ce modèle, madame la baronne nous apportera la clef qui nous est nécessaire. De mon côté, je trouverai moyen d'avoir ici, pour demain soir, l'un des uniformes de mon frère, et Dieu fera le reste. »

Au jour dit, tous les moyens de fuite de M. de Chevenon étaient prêts. Une inquiétude fiévreuse agitait Bénédicte, M^{me} de Vergennes, qui était venue la voir dans la matinée, lui avait fait part de ses craintes et de son peu d'espoir; Madeleine, elle-même, au moment d'agir, semblait redouter les résultats d'une action dans laquelle elle jouait sa liberté.

VII

L'horloge de la Bastille sonnait une heure du matin et la dernière ronde venait de passer, lorsqu'une clef tourna dans la serrure de la cellule de M. de Chevenon. Il crut que le moment de son exécution était arrivé. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit entrer Bénédicte qui, pâle et tremblante, lui fit signe de garder le silence et l'invita, par gestes, à la suivre.

Le comte avait peine à en croire ses yeux, et il s'apprêtait déjà à sortir lorsque Madeleine se précipita dans la chambre en s'écriant : « Nous sommes découverts. »

Bénédicte, reprenant tout son sang-froid, poussa doucement la porte qui était restée entrouverte et attendit. Des pas se rapprochèrent. Mademoiselle de Chevenon crut que tout était fini. Le comte tenait sa fille étroitement embras-

sée. Madeleine était folle de terreur. Pourtant le bruit se perdit peu à peu sous la voûte des corridors, et le comte eut le bonheur de gagner sans encombre la chambre de Bénédicte.

Là, mademoiselle de Chevenon raconta à son père, de quelle manière elle était entrée à la Bastille; puis elle lui développa le plan de fuite qu'elle avait imaginé avec Madeleine.

Le pont-levis de la prison d'État ne se baissait que le matin à sept heures, à huit heures avait lieu la première visite des gardiens; il fallait donc, pendant cet intervalle, que le comte, au moyen de l'uniforme de sergent aux gardes, qui se trouvait à sa disposition, pût sortir sans être remarqué. Une voiture sans armoiries, avec des chevaux de poste, devait l'attendre non loin de la Bastille, en un lieu qui lui fut désigné.

M. de Chevenon pensa bien que ce projet était hasardeux, mais à tout prendre c'était une chance de salut que, dans sa position, il ne pouvait négliger. Il passa le reste de la nuit à causer avec sa fille et à se préparer à jouer son rôle.

A sept heures, après s'être recommandé à Dieu et avoir tendrement embrassé Bénédicte, le comte sortit avec précaution, sous la conduite de Madeleine. Chacun, en voyant la jeune fille lui donner le bras, crut qu'elle était avec son frère, et toutes les portes s'ouvrirent devant eux. Madeleine quitta le comte dans l'avant-cour, près de la poterne, et elle le croyait déjà sauvé, lorsqu'elle vit le lieutenant de la Bastille lui mettre la main sur l'épaule.

Un nuage passa devant les yeux de la jeune fille; de son côté, le comte se crut perdu.

« Eh! l'ami, disait l'officier avec un sourire d'assez mauvais augure, vous sortez de bien bonne heure, il me semble. »

M. de Chevenon reprit avec sang-froid :

« Pardon, mon lieutenant, mais je ne suis pas de service à la Bastille : m'étant trouvé en retard hier, je n'ai pu sortir et j'ai passé la nuit chez un de mes camarades. » Et il continua sa route en pressant le pas; puis après avoir passé le pont-levis il prit à la hâte des rues détournées, et trouva au bord de la Seine la chaise de poste qui l'attendait.

Une demi-heure plus tard, la fuite du comte était connue. Le lieutenant de la Bastille ne douta pas que le sergent qu'il avait interpellé ne fût le comte de Chevenon, et Madeleine, qu'on avait vue avec lui, fut arrêtée aussitôt. Mademoiselle de Chevenon, à cette nouvelle, se fit conduire auprès du gouverneur et lui révéla le secret de son déguisement, en assumant sur elle toute la responsabilité de l'évasion. Le gouverneur, ne sachant quelle conduite tenir vis-à-vis de Bénédicte, en

référa sur-le-champ au cardinal. Madame de Vergennes fut heureusement prévenue de ce qui se passait. Craignant pour sa cousine les vengeances du ministre, elle se rendit immédiatement au Palais-Royal, et demanda avec instance au régent de vouloir bien la recevoir.

Mieux disposé ce jour-là, le duc d'Orléans la fit introduire auprès de lui. — En apprenant que M. de Chevenon avait pris la fuite : « J'en suis fort aise, dit-il, quoique le comte soit mon ennemi, je ne l'en tiens pas moins pour un galant homme. »

Mais, au récit de ce qu'avait fait Bénédicte, le régent témoigna hautement tout ce qu'un tel dévouement lui causait d'admiration, et rassura la baronne sur les suites de cet événement : madame de Vergennes allait se retirer, lorsque le cardinal entra brusquement, sans se faire annoncer, comme c'était son habitude.

« Victoire, monseigneur ! s'écria le ministre, le comte de Chevenon, qui s'était évadé ce matin, vient d'être arrêté sur la route de Lille. »

« Il est arrêté, tant mieux, dit le régent, car je comptais commuer sa peine. »

— Y pensez-vous, monseigneur ? réfléchissez...

— Apprenez, monsieur, qu'il n'est pas besoin de réfléchir pour faire une bonne action.

— Mais encore une fois, monseigneur, cela n'est pas possible.

— Le croyez-vous ? — Eh bien, pour vous prouver le contraire, j'irai plus loin. — Je lui accorde sa grâce pleine et entière. Tenez, madame, dit le régent en remettant à la baronne un pli cacheté, allez faire deux heureux, et veuillez porter mes hommages aux pieds de mademoiselle de Chevenon. — Le père d'une telle fille ne peut être qu'un bon et loyal gentilhomme; je ne veux pas priver le roi de ses services. »

Le cardinal se mordit les lèvres.

Madame de Vergennes remercia le prince avec effusion, puis courut à la Bastille annoncer à Bénédicte la générosité du régent pour son père; générosité qui, du reste, s'étendit peu à peu sur tous les autres membres de la conspiration.

Bénédicte, on le pense bien, ne voulut pas se séparer de Madeleine; elle emmena à l'hôtel de Chevenon la jeune fille, qui désormais fit partie de la famille, entourée de la reconnaissance et des attentions de tous.

Cet exemple de piété filiale excita l'admiration générale. Ce fut à qui fêterait son auteur; mais Bénédicte, dans la modeste simplicité de son âme, se contenta de reporter à Dieu les mérites de sa belle action, et de lui attribuer la délivrance miraculeuse de son père.

HIPPOLYTE MAXANCE.

LES GOEMONNEUX DE SAINT-MALO.

Près de Dol et de Pontorson, l'engrais dont les laboureurs se servent le plus communément, est une terre glaise que la marée dépose au rivage, et dont chacun peut s'approvisionner selon ses besoins, n'ayant que la dépense du charroi. Les grèves de Saint-Malo n'en fournissent point, mais, le varech, dont ces côtes rocheuses abondent, le remplace avantageusement.

Là-bas, ce varech est appelé goémon, et les hommes qui se le procurent, goémonneux.

Ce sont de très-pauvres gens.

Loin de trouver chez eux l'abondance et la gaieté, ainsi qu'il arrive aux pêcheurs et aux marins, dont l'aspect réjouit le cœur, les goémonneux habitent les maisons les plus misérables; le désordre et la malpropreté règnent sous leur toit; on y respire un air pestilentiel; beaucoup d'entre eux sont atteints de maladies héréditaires, et, excepté aux jours de la récolte du goémon, ils vivent le plus souvent de la charité publique.

La récolte ou pêche du goémon, cela s'appelle aussi comme cela, se fait, en général, un peu après les équinoxes, lorsque la côte hérissée de Saint-Malo, après avoir, pendant quelques jours, dérobé ses crêtes aiguës sous les vagues folles, qui vont couvrir de leur écume les soldats de garde sur les remparts, reparait peu à peu, belle de son aspect sauvage et dangereuse toujours.

Les goémonneux, qui ont rarement des bateaux à eux, louent ce qu'il y a de meilleur marché, et, par conséquent, de plus mauvais en ce genre. Ce sont des bateaux qui ont usé leur jeunesse à porter les passagers de Saint-Malo à Saint-Servan, et qui, n'étant plus bons qu'à brûler, sont jugés dignes de servir à la pêche du goémon.

La mauvaise qualité de ces bateaux, jointe à l'avidité des goémonneux, qui les remplissent jusqu'au bordage, causent invariablement à chaque saison, des sinistres dont on parle un jour, qu'on oublie le lendemain, et qui ne corrigent personne.

En 1825, parmi les goémonneux de Saint-Malo, l'on distinguait une famille d'orphelins, composée de deux vigoureux gars, entre vingt et vingt-cinq ans, et d'une fillette de seize ans, offrant le beau type que l'on peut admirer à Dinan et à Paramé, auprès de Saint-Malo.

Mais ce n'était point la beauté d'Yvonne qui méritait cette mention particulière; les belles filles ne sont pas rares sur nos côtes; c'était, contre l'ordinaire des goémonneux, la bonne tenue des trois jeunes gens, la propreté qui régnait

dans leur pauvre petit ménage, la touchante et inaltérable affection qui les unissait.

Les gars ne se mariaient point pour ne pas laisser leur sœur sans appui; Yvonne voulait rester fille, afin de ne pas se séparer de ses frères.

Goémonneux à l'époque de la récolte, ils étaient cités comme les plus actifs entre tous, et ils mettaient tant de bonne humeur et de franchise dans leurs relations que c'était à qui prendrait leur goémon.

Hommes de peine dans les chantiers et sur le port, le reste du temps, jamais ils ne chômaient d'ouvrage; tandis que, de son côté, et tout en entretenant leur petit ménage, Yvonne filait, et par son fuseau se faisait encore bien de huit à dix sous par jour!

Cela semble peu; c'était énorme, tant le métier de fileuse est ingrat; il fallait que les doigts de la jolie fille fussent aussi agiles que son désir était grand de venir en aide à ses frères.

Mais, quelque peu que ce fût, joint à ce que rapportaient Jean-Marie et Julien, cela permettait cependant toutes sortes de douceurs et de jouissances inconnues, d'ordinaire, chez les pauvres goémonneux. Ainsi, l'on mangeait de la viande une fois par mois; on buvait un pot de cidre tous les jours; on allumait du feu à l'âtre pendant les plus longues soirées de l'hiver; et, au lieu de brûler des mirettes, chandelles de résine, on brûlait de la vraie chandelle.

Ce n'était pas tout; le bonheur des deux braves garçons, leur récompense, la cause de leur courage à supporter ce qu'avait de rude leur métier d'homme de peine ou celui de goémonneux, c'était, à la fois, le désir naïf de parer et leur maison et leur sœur.

Quand ils avaient pu, sans que rien en souffrit, acheter quelques belles images ou de saints ou de batailles, rehaussées d'un cadre de bois noir, quand ils avaient pu augmenter leur pauvre mobilier de jolies chaises empaillées en paille fine, ou de belles courtes-pointes rouges pour les lits, ou de rideaux de serge verte, ou d'une douzaine d'assiettes à grands ramages bleus, ou de beaux petits sabots légers comme des socques, pour Yvonne, ou d'un joli tablier de lustrine rose, c'étaient, sous l'humble toit, des cris de plaisir, des rires d'enfant, des joies indicibles, des admirations sans fin; et puis de tendres baisers de reconnaissance, et des élans de gratitude vers celui qui leur faisait la vie si bonne et si belle.

Il semblait que rien ne pût assombrir leur beau ciel.

En 1825, justement vers le seizième anniversaire de leur sœur, et à l'époque de la pêche du goémon, un changement notable se fit remarquer dans Yvonne; les deux frères s'aperçurent qu'elle riait moins et ne chantait plus du tout.

Qu'était-il advenu? avaient-ils été moins tendres? le travail avait-il été moins bien rétribué? Yvonne était-elle en proie à quelque-une de ces maladies de langueur, assez ordinaires chez les jeunes filles? mais, le plus souvent, ces maladies n'atteignent que celles qui ont le temps d'être dorlotées et choyées, et point ces autres auxquelles chaque jour apporte son labeur. Quant à l'affection de ses frères, elle ne s'était pas démentie un seul jour, et le prix des travaux n'avait point été modifié.

Qu'était-ce donc?

C'était.... en vérité, bien peu de chose; une paire de boucles d'oreilles en or, qui avaient frappé, ébloui les yeux de la jeune fille, à la porte d'un bijoutier, et qui, depuis lors, lui dansaient devant les yeux nuit et jour; elle rêvait qu'elle les sentait bruire à ses oreilles; que, toute glorieuse, elle se promenait au bras de l'un de ses frères; que chacun les admirait; et puis, qu'on les lui arrachait violemment, et que ses oreilles saignantes lui faisaient pousser des cris de douleur; ou bien, qu'on ne pouvait jamais parvenir à les lui mettre; ou bien, qu'à la boutique du joaillier, à l'instant où l'on allait les détacher du rayon, le rayon montait, montait, montait, et qu'on ne les pouvait plus atteindre.

Lorsque quelque commission obligeait Yvonne à sortir, elle se détournait de son chemin pour aller se poser en contemplation devant les boucles d'oreilles tentatrices; un jour elle osa même en demander le prix, pour avoir le droit de les prendre dans sa main et de les admirer de plus près.

Mais sa pensée n'allait pas au delà; jamais elle ne s'était imaginé qu'elle et ses frères pourraient arriver à posséder d'avance les vingt-cinq francs que coûtait cette parure; et d'ailleurs, il lui semblait que, les eussent-ils eus, c'aurait été une faute d'employer un tel trésor à un tel caprice.

Son ardent désir des boucles d'oreilles était donc d'autant plus douloureux qu'il était sans espoir. C'est ce qui l'empêchait de l'avouer ingénument à ses frères, lesquels, inquiets et chagrins, ne cessaient de l'interroger sur la cause de sa tristesse.

Les choses seraient restées ainsi toujours, si la jeune fille n'avait été, par eux, surprise à son poste, devant la boutique du bijoutier.

Elle ne put nier; oui, telle était la cause de sa peine; une paire d'anneaux d'or! — Les frères s'entre-regardèrent; vingt-cinq francs, c'était beaucoup, c'était immense; mais cette parure

irait si bien à Yvonne; eux-mêmes seraient si contents de la lui voir: et puis, l'on s'était toujours dit qu'on fêterait ses seize ans, et quel meilleur moyen de les fêter?

Cette dernière considération fut triomphante; leurs cœurs tressaillaient de plaisir rien qu'à l'idée de l'épanouissement d'Yvonne devant le précieux écrin; c'en est fait, on gagnera les vingt-cinq francs; on fera l'impossible, on décuplera ses forces et son activité pour la pêche du goémon; mais les anneaux d'or brilleront aux oreilles d'Yvonne!

La jeune fille essaya bien de former quelque opposition à ce projet. « C'est trop, c'est trop, » disait-elle. Mais, sans l'écouter, on entra chez le bijoutier et on lui exposa ce dont il était question, le priant de recevoir deux francs d'arrhes, pour ne point vendre le bijou convoité. Le bijoutier, qui connaissait les orphelins et les savait l'honneur même, prit les deux francs en à-compte, mais il voulait qu'on emportât les boucles d'oreilles sur-le-champ. Ce fut entre eux un débat qui se termina à l'amiable. Il fut convenu que, le jour anniversaire d'Yvonne, les boucles d'oreilles, payées ou non entièrement, pareraient la jeune fille.

A partir de ce moment, la petite fauvette égaya de nouveau l'humble maison, et les joyeuses causeries du soir reprirent leur cours.

Cependant, on touchait à la fin de l'équinoxe d'automne; les goémonneux s'apprétaient, s'équipaient, choisissaient les rochers qu'ils comptaient exploiter, et calculaient déjà les bénéfices que leur vaudrait ce rude labeur.

L'ordinaire est qu'ils partent tous ensemble du port, puis se dispersent en chantant, les uns du côté du cap ou de Dinard, les autres vers Cézembre ou la Conchée.

Le jour de l'ouverture de la pêche se trouva être celui qu'Yvonne attendait impatiemment; le jour bienheureux où chacun de ses frères eut le plaisir de lui attacher un despendants d'oreilles, et reçut d'elle, pour sa peine, le plus joyeux baiser que jamais lèvres de jeune fille aient donné.

En les conduisant au point de départ des goémonneux, comme mademoiselle Yvonne se redressait avec ses belles boucles aux oreilles, et combien, par contre-coup, ses frères se trouvaient heureux de la voir si heureuse! Ils se sentaient au cœur un courage indomptable.

« Ne crains pas de les faire voir, lui disaient-ils; elles ne tarderont pas à ne rien devoir à personne. Dis donc, Jean-Marie, je plains ceux qui viendront glaner après nous.

— Ce qu'ils trouveront, pourra leur tenir dans l'œil, reprit Jean-Marie; sa bouche grande et riieuse laissant voir ses trente-deux dents.

— Surtout, dit Yvonne, ne vous chargez pas trop.

— Parbleu ! pourquoi ne nous as-tu pas donné ton panier à salade ? »

Et, sur cette facétie, les deux vigoureux gars montèrent dans leur barque, et, suivis par le sourire rayonnant de leur sœur, se dirigèrent vers Cézembre.

C'était le côté qu'ils avaient choisi comme devant fournir la plus grande quantité de goémon.

Cézembre est une petite île d'un quart de lieue de tour, où, jadis, on voyait paître quelques belles vaches dépendant d'une espèce de ferme démolie plus d'une fois par les vents, et où, aujourd'hui, il n'y a plus qu'un poste de douaniers et une infinité de petits lézards gris à queue fourchue.

Arrivés là, les frères d'Yvonne et une douzaine d'autres goémonneux se mettent à l'œuvre. Le varech est tiré du fond des eaux ; les rochers se dépouillent ; les barques s'emplissent de ces belles herbes grasses, ressemblant à d'étroits rubans verts, à des grappes de fruits, à une fine mousse, ou bien encore aux plus délicates herbes des champs. Ils se donnent à peine le temps de manger un morceau de pain frotté d'ail et d'avaler un pot de cidre ; ils arrachent, ils entassent, ils empilent, ils n'en trouvent jamais assez ; il leur semble toujours qu'il en peut tenir encore ; ils piétinent sur leur cargaison pour en diminuer le volume ; ils gardent tout juste l'espace nécessaire à la conduite du bateau ; et quand il n'y a matériellement plus la place d'y rien ajouter, ils trouvent encore moyen d'y glisser plus que la charge de deux hommes ; de sorte que ces pauvres embarcations gémissent et s'enfoncent dans la mer, comme celles des tireurs de sable dans la Seine, seulement avec des dangers plus grands : que le vent tourne, que la vague s'élève, les malheureux sont perdus !

Mais, quand ils voient leurs bateaux ainsi chargés, les goémonneux sont loin de penser aux désastres ; ils se rembarquent joyeusement avec la marée montante, et, supputant le nombre de gros sous que représente le chargement, ils passent délicatement certain morceau de tabac d'une jone à l'autre, frottent leurs mains calleuses, repoussent leur chapeau ciré un peu plus en arrière encore, ce qui eût semblé impossible ; puis, une pensée à la Vierge, et en route !

D'ailleurs, des différents lieux que nous avons cités, n'aperçoit-on point le port de Saint-Malo, et les quais animés où se tient la Bourse, où le goudron bouillonne dans de grandes chaudières, où les mousses se balancent aux vergues des navires à l'ancre ? Que craindre donc ? Aussi l'on ne craint rien ; et, pourtant, entre le port et soi, il y a souvent le naufrage et la mort !

Parmi ceux qui s'étaient chargés jusqu'à la témérité, l'on pouvait citer Jean-Marie et Julien.

Mais ne fallait-il pas achever de payer les boucles d'oreilles d'Yvonne ?

Les goémonneux qui avaient fait la moisson sur les côtes de Dinard étaient déjà de retour, et ceux du cap ne l'étaient point encore, lorsque les pêcheurs de Cézembre reprirent la mer, se dirigeant lentement vers la ville par la voie la plus droite, autant, du moins, que le permettent les écueils sous-marins.

Ils avaient évité avec soin le petit Bé, rocher où l'on voit un fort dont la garde est renouvelée tous les huit jours ; le grand Bé où, selon la tradition, dansent les fées, et où Châteaubriand dort de son dernier sommeil ; et cet autre rocher, nommé vulgairement le rocher Malo, en souvenir du salut que lui durent les Malouins ; voici à quelle occasion :

Au commencement du dix-huitième siècle, des navires anglais s'approchaient des remparts, du côté de la poudrière, dans le dessein de faire sauter la ville, lorsqu'ils échouèrent sur ce rocher, et si fatalement, que les machines inflammables qu'ils nous destinaient, tombèrent sur leurs munitions, et que ce furent eux qui sautèrent. Nos grand-mères prétendent que leurs mères aperçurent le matin, des membres épars et sanglants !

Nos goémonneux s'avançaient donc ; mais, depuis leur départ de Cézembre, le vent avait sauté du nord-est au sud-ouest, et la mer, de bleue qu'elle était, avait pris des teintes grises et plombées, des teintes de colère, qui ne présageaient rien de bon.

Les vagues écumeuses grondaient sourdement autour des bateaux, s'élevaient en panaches blancs et retombaient sur le goémon, dont elles augmentaient le poids, sans qu'il fût possible d'y obvier, le peu d'espace rendant l'usage de l'écope impraticable.

Les malheureux commençaient à regarder avec inquiétude ce port si proche et si loin. Les plus en arrière sentant le danger se décidèrent, quoiqu'à regret, à délester un peu leurs bateaux, et à rendre à la mer une partie du goémon qu'ils en avaient tiré ; les autres, ne se croyant point obligés à la même précaution, puisqu'on aurait dit qu'ils n'étaient éloignés de la cale que de deux ou trois longueurs de gaffe, s'entêlèrent à ramener leur cargaison entière ; de ce nombre furent les frères d'Yvonne.

L'époque équinoxiale est celle des soudains changements atmosphériques ; en une heure, on était passé du vent frais au gros temps, et du gros temps à la tempête. Les bateaux, luttant contre un vent debout excessivement violent, ne purent continuer la bonne route et dévièrent forcément.

En vain les goémonneux se tendaient et se roidissaient sur l'aviron et sur la barre ; l'aviron sautait sur les flots et la barre n'obéissait plus ; aussi furent-ils entraînés vers ces rochers où

jamais l'on n'aborde, et qui hérissent le pied des remparts de Saint-Malo, de la porte Saint-Thomas à la porte de Dinan.

Le danger terrible que couraient les goémonneux eut bientôt circulé dans la ville, et amené sur les remparts une foule d'intéressés ou de curieux.

Yvonne, non plus fière et brave comme le matin, mais pâle, agitée, tremblante, s'y trouvait une des premières, et, à l'aspect de la mer et de ces pauvres bateaux ballottés comme un fétu de paille, un torrent de larmes jaillit de ses yeux.

Cependant les bateaux, fatalement poussés vers les écueils, semblaient, à chaque minute, devoir être engloutis ou brisés; ils bondissaient sur la cime des lames furieuses, puis s'enfonçaient dans l'abîme, pour reparaître de nouveau et disparaître encore. A chaque instant, on s'attendait à les voir sombrer dans des passes étroites et mortelles; et, les yeux fixes, les poitrines haletantes, muets de terreur, les gens des remparts, pris d'un généreux vertige, tendaient les bras vers ces malheureux, et se seraient jetés à l'eau pour les sauver, s'il n'eût été avéré que leur mort ne pouvait être le salut de personne.

Quatre bateaux se trouvaient en avant du reste et paraissaient perdus. Les deux premiers échouèrent, en effet, et le troisième coula par son propre poids. Un grand cri de détresse s'éleva dans les airs; d'autres cris déchirants lui répondirent des remparts; les six hommes qui montaient les trois barques disparurent dans les flots!

Yvonne était folle de désespoir; le quatrième bateau exposé à un danger imminent était celui de ses frères.

En vain, les deux braves garçons, admirables de sang-froid et d'énergie, usaient de toutes leurs forces, de toute leur expérience, de la connaissance exacte qu'ils avaient de la côte; en vain ils s'étaient résignés à jeter à l'eau une partie de leur cargaison pour sauver l'autre; chaque seconde les poussait inévitablement vers le point où leurs camarades avaient péri.

« Jean-Marie, mon gars, dit Julien avec un sourire, ses paroles arrivant à peine à l'oreille de son frère, tant les voix de la tempête mugissaient; je crois que la pauvre Yvonne va être orpheline une seconde fois. Que Dieu la protège et nous protège !

— Que Dieu la protège et nous protège ! » répéta Jean-Marie le cœur gros.

Et, mus d'une vigueur nouvelle à l'idée de Dieu et de leur sœur, ils continuèrent leur pénible lutte avec les flots et les vents.

« Sainte Vierge ! sainte Vierge ! criait Yvonne, pitié ! »

Et la raison de la malheureuse s'égarait de plus en plus, ses grands yeux devenaient hagards, et l'on oubliait presque le drame terrible d'en bas, pour le spectacle de cette mortelle douleur.

Alors que les mains d'Yvonne serraient convulsivement sa pauvre tête, comme pour y retenir une idée, elle sentit les boucles d'oreilles, cause peut-être du danger terrible que couraient ses frères; car, s'ils se fussent moins chargés, la lutte aurait été plus facile, et, maîtres de leur bateau ils auraient pu, sans doute, ne pas si funestement dévier.

Cette pensée, rapide comme l'éclair, traversa l'esprit de la jeune fille.

« Oh ! s'écria-t-elle, c'est moi qui les tue; c'est à cause de moi qu'ils vont périr; oh ! parure maudite ! »

On l'écoutait avec compassion, essayant de l'arracher au mur d'appui où elle s'était cramponnée.

« Mais, sainte Vierge, ajouta-t-elle comme inspirée, sainte Vierge, sauvez-les, et je jure de ne porter de bijoux de ma vie ! »

Ce fut pour Yvonne le plus grand sacrifice qui lui vint à l'esprit.

Cela confirma ceux qui l'entouraient dans l'opinion qu'elle était folle.

Elle ne l'était pas, néanmoins, et la Vierge, cette douce et tendre mère des affligés, ayant reçu la naïve promesse de la jeune fille et pris en pitié sa profonde douleur, soudain les vents s'apaisèrent, les flots se calmèrent, les nuages s'enfuirent vers l'ouest, et les purs rayons d'un beau soleil couchant vinrent éclairer une scène, déjà triste, mais qui menaçait d'être plus désastreuse encore.

Les frères d'Yvonne et le reste des goémonneux rentrèrent au port.

Quant au vœu de la jeune fille, il fut observé fidèlement; le complaisant bijoutier voulut bien reprendre les boucles d'oreille, et rendre ce qu'il avait reçu comme à-compte.

Seulement, Yvonne exigea de ses frères qu'ils renoncassent absolument au métier de goémonneux.

ADAM BOISGONTIER.

GABRIEL SANGUE CALDO.

Un matin, un petit garçon de bonne mine, assez mal vêtu et portant une vielle en sautoir, sortit de Rome par la porte du Sud.

« Où vas-tu donc, Gabriel Sangué Caldo ? lui demanda une bonne femme qui le trouvait sur son chemin.

— Je vais voir du pays, dit l'enfant.

— Et tu n'as pas peur de mourir de faim, petit malheureux ?

— Non, per Bacco ! J'ai ma vielle !... »

Et l'enfant serra l'instrument contre sa poitrine.

« Tu as tort de t'en aller, reprit Marietta ; ici, tout le monde te connaît, tout le monde t'aime... ailleurs, qui sait?... »

Pour toute réponse, Gabriel baisa la main de la bonne femme, joua une ritournelle et s'élança sur le marchepied d'une diligence qui partait pour Naples.

« Que fait là ce petit vaurien ? demanda le conducteur à la première montée. Allons, camarade, gagne le large, mes chevaux sont assez chargés. »

Sangué Caldo obéit ; mais dès qu'il fut à terre, il se mit à jouer, d'un petit air aimable, la plus jolie mélodie qu'il put tirer de son instrument.

« Laissez-le monter, dit une dame ; il est si gentil, il joue si bien !... Viens, mon enfant, viens, je payerai ta place.

— Où vas-tu ?

— Je ne sais pas.

— Monte toujours. Tu nous conteras ton histoire en chemin. »

J'étais mieux sur le marchepied, pensa l'enfant dès qu'il fut assis.

« Laissez-moi là, dit le petit musicien, dès qu'on eut atteint le faite de la montagne. J'étouffe dans cette voiture, j'ai besoin de marcher et de prendre l'air.

Merci, madame, merci tout le monde ; que Dieu, la Vierge et les saints vous bénissent tous ! »

Une fois sur le chemin, Sangué Caldo fit entendre encore quelques sons. On lui jeta à la hâte plusieurs pièces de monnaie, et la voiture fut emportée au galop des chevaux.

Le petit aventurier se remit en route et marcha pendant plusieurs jours au hasard et selon son caprice. Il s'arrêtait devant les villas et devant les fermes ; il couchait où il se trouvait, dans une étable ou dans une grange ; quelquefois sur l'herbe et la mousse, à la garde des étoiles.

Un soir, il s'était assis au bord d'une rivière dont les eaux, à quelques pas de là, rencontraient

une masse de rochers et se précipitaient de cascade en cascade au fond d'une gorge obscure.

« Que fais-tu là, gai troubadour ? lui dit en l'abordant un jeune garçon un peu plus âgé que lui, portant un fusil de chasse, et dont tout l'extérieur annonçait l'opulence.

— Excellence, je me repose.

— Bien dit ! Et où vas-tu ?

— Je ne sais pas trop ; c'est selon la pluie ou le beau temps, l'ombre ou le soleil.

— Il est très-drôle, vraiment ! Où sont tes parents ?

— Je n'en ai pas.

— Mais tu viens bien de quelque part ?

— Je viens de Rome.

— Où as-tu laissé ta valise ?

— Je ne connais pas ça.

— Tes vêtements ?

— Je les ai sur mon corps.

— Alors, tu n'es pas riche. Tu vas donc me suivre ; j'habite ce château que tu vois là-bas. Je te donnerai une petite chambre et tu ne manqueras de rien. Tu seras mon maître de chapelle, mon musicien ; tu m'amuseras.

— C'est impossible, signor.

— Comment, impossible ? Tu n'es donc pas sans ressources ?

— J'ai ma vielle.

— Qui ne t'empêche pas de manger du pain sec, je pense.

— Pas toujours ; mais le pain est bon, et même quand il manque je ne lui en veux pas, dit Gabriel en regardant affectueusement l'instrument qu'il avait déposé sur le gazon.

— Tu es fier, il me semble ; moi, je suis entêté. Si je le veux, il faut bien que tu me suives. Je suis Gaetano della Freggia ; mon père est duc et seigneur de ce pays ; tu es sur mes terres, tu me dois obéissance. Allons ! suis-moi !

— Non pas !... non pas !... Je suis au service de votre seigneurie pour lui jouer un air, si c'est sa fantaisie ; mais pour ce qui est d'autre chose, je suis le serviteur de Dieu, et de personne après.

— Oh ! tu me fatigues !... tu m'ennuies !... tu m'irrites !... Sais-tu que je suis un enfant gâté ?... que ma mère ne me contrarie jamais ?... que mon père lui-même fait tout ce que je veux ?...

Allons ! partons. Ce que je t'ordonne, d'ailleurs, c'est ton bien, c'est ton bonheur.

— Mon bien, mon bonheur, le voilà ! dit l'enfant en regardant à côté de lui d'un air joyeux.

— Encore cette misérable criarde ! dit della

Freggia, en prenant l'instrument et le considérant avec mépris. Tiens, j'ai bien envie de jeter cela au courant...

— Oh ! monseigneur ! vous ne le feriez pas ! dit Sangue Caldo, moitié suppliant, moitié menaçant.

— Tu me braves, mauvais mendiant !... Eh bien ! vois... »

L'action suivit instantanément la parole, et le pauvre orphelin vit sa vieille bien-aimée s'enfoncer sous les flots, repaire et s'enfoncer encore, entraînée toujours du côté de la cascade.

« Oh ! Dieu vous punira ! dit l'enfant d'une voix étouffée. Rappelez-vous Sangue Caldo ! Et il se précipita dans la rivière, espérant ressaisir son trésor ; mais bientôt il perdit pied et flotta lui-même. Gaetano était demeuré stupéfait sur la rive.

« Il est perdu !... je l'ai tué ! s'écria-t-il ; puis voyant Gabriel et la vieille passer en même temps au-dessus de la digue et rouler ensemble dans l'abîme, il tomba sans connaissance, la face contre terre.

Sangue Caldo n'avait laissé aucune trace de son passage. Quand on vint avec des flambeaux à la recherche du jeune chasseur, on attribua son évanouissement à la fatigue ou à la chaleur. Della Freggia ne dit rien pour combattre ces conjectures.

Le jeune homme sortit de cette crise, mais il demeura faible et languissant. Le moindre bruit l'effrayait ; il ne dormait pas, il n'aimait plus ni les fleurs, ni les oiseaux, ni la promenade ; la vue de son fusil lui donnait des attaques de nerfs. On craignait pour sa raison autant que pour sa santé.

« Il a quelque chagrin, » disaient les médecins qu'on appelait sans cesse ; mais on interrogeait en vain le malade : il ne pouvait avouer le secret qui brûlait sa poitrine et le faisait mourir.

Cet état dura longtemps. Enfin, on pensa qu'il fallait faire voyager della Freggia, et ce moyen sembla réussir. En effet, après quelques années employées à parcourir l'Europe, il revint en Italie, n'ayant gardé de sa maladie qu'une mélancolie profonde. Ses parents l'envoyèrent à la cour de Naples. Le roi le distingua ; il devint le dispensateur de toutes les grâces, et son crédit était si grand, qu'on disait proverbialement : *Puissant comme della Freggia !*

Un matin, en traversant une place, Gaetano fut arrêté dans sa marche par une foule compacte.

« Qu'y a-t-il donc aujourd'hui ? demanda-t-il au milieu d'un groupe.

— Excellence, nous sommes là pour voir passer ce pauvre Sangue Caldo qu'on va pendre. »

A ce nom, le jeune homme chancela, et s'appuya sur l'épaule de son voisin le plus proche pour ne pas tomber. Il voulait parler, mais ses

lèvres tremblaient à tel point, qu'il ne pouvait articuler nettement un seul mot.

Ceux qui étaient à ses côtés crurent cependant comprendre qu'il disait :

« Oui... oui... oui... *je me rappelle Sangue Caldo...* Mais on ne peut pendre les morts ! » dit-il d'une voix plus intelligible.

« Ce jeune seigneur est malade, dit quelqu'un dans la foule, il faut le ramener dans son palais.

— Me ramener ! moi ?... reprit le comte rendu à lui-même, je vous le défends bien !... Conduisez-moi vers le patient ; il faut que je le voie !...

— Il n'est pas bien loin, répondit une femme ; le voilà qui passe devant l'église de San-Ferdinando.

Della Freggia se fit jour dans la foule. « C'est lui ! c'est lui ! » s'écria-t-il en atteignant le cortège. « De par le roi, suspendez cette exécution ! »

« C'est un fou, dirent les soldats. — Avez-vous la grâce ? demanda le chef des gardes.

— Marchons, reprit cet homme voyant que le comte ne produisait pas un écrit du prince.

— Arrêtez ! sur votre tête ! Je suis della Freggia. »

Ce nom produisit un effet magique. Le chef de l'escouade commanda une halte.

« Qu'on nous laisse parler seuls, » dit le jeune seigneur.

Les soldats formèrent un cercle : della Freggia entraîna le condamné au centre de l'espace libre.

« Non, tu ne mourras pas... non, je te sauverai, dit Gaetano en cherchant à couper avec son poignard les cordes qui liaient Sangue Caldo.

— Laissez-moi !... qui êtes-vous ? dit celui-ci.

— Tu ne m'as pas reconnu ?

— Non, je ne vous connais pas.

— Tu as entendu mon nom, cependant.

— Je n'ai rien écouté, je pensais à Dieu... et... à quelque chose.

— A ta vieille ?

— Comment savez-vous ?

— Regarde-moi bien.

— Ah ! s'écria Sangue Caldo ; » et il fit un mouvement pour se précipiter sur della Freggia, mais il laissa tomber ses bras, et il dit avec calme : « Non, je ne me suis que trop vengé.

— Tu n'es donc pas resté dans la cascade, mon pauvre Sangue Caldo ?

— La mort n'a pas voulu de moi. L'eau a gardé l'héritage qui me venait de ma mère... mon gagne-pain, ce qui me faisait honnête et heureux : elle m'a jeté sur le bord, désolé, sans ressources, le cœur plein de colère. Je suis sorti mauvais de ce tombeau. Vous m'aviez fait haïr les riches, je les ai poursuivis dans les bois, arrêtés sur les routes. Je les ai volés... tués... j'en subis la peine, et je la trouve juste. Où il y a crime, il faut expiation !

— Non ! non ! cent fois non, cette expiation ne s'accomplira pas ! non, je ne veux pas qu'on te fasse mourir !

— Même ici, aux portes de l'éternité, êtes-vous encore mon maître ? demanda froidement Gabriel.

— O Sangue Caldo, il ne s'agit pas d'obéissance ni d'autorité, mais de devoir et de justice. Tes fautes sont les miennes et ton supplice, je devrais le subir. Je puis te faire rentrer dans ta prison pour une heure : cette heure je l'emploierai à te sauver, j'ai assez de crédit auprès du roi pour obtenir ta grâce.

— Je me suis repenti, j'ai fait pénitence, j'ai accepté ma condamnation, et je n'ai guère envie de vivre, dit le patient avec calme. Pourquoi voulez-vous me rendre à mes remords ?

— Je te comprends... tu m'as vaincu. Le plus malheureux des deux est celui qui doit survivre. Va te reposer dans le sein de Dieu, Sangue Caldo ; ma vie entière ne sera qu'un acte de repentir et de réparation. Me pardonnes-tu ta mort prématurée ?

— Oh ! de grand cœur !... mais je ne puis vous le cacher... il me reste un poids là, sur la poitrine... c'est difficile à oublier... tenez, je vois encore cela... vous l'avez prise sur l'herbe... vous l'avez élevée au-dessus de votre tête... vous l'avez... ah !... Je vous pardonne ce chagrin aussi, reprit Sangue Caldo d'une voix douce, après avoir relevé sa tête qu'il avait laissée tomber sur sa poitrine. Ses yeux étaient pleins de larmes. Convenez qu'elle était bien jolie, ma pauvre noyée, reprit-il, et comme elle chantait ! Ah ! c'était le bon temps... mais je n'y veux plus songer ; je vous pardonne... je vous pardonne bien. »

Ils parlèrent encore à voix basse pendant quelques instants. Puis, la foule étonnée vit le jeune seigneur serrer le condamné dans ses bras et l'embrasser à plusieurs reprises.

Une heure après, le joueur de vielle avait cessé de vivre. Le soir même della Freggia entra dans l'ordre des frères de la Merci.

ANGÉLIQUE ARNAUD.

ADRIENNE.

I

ADRIENNE DELATOUR A CLÉMENCE GAUTHIER.

Paris, 6 novembre 1842.

Chère et bonne amie,

La confiance qui toujours a régné entre nous, l'amitié de sœur que je te porte ne me permettent pas de te dissimuler les véritables motifs de ce mariage qui t'étonne. « Tu ne peux concevoir, me dis-tu, comment il se fait que j'accepte pour mari, du consentement de ma famille, un homme honorable, sans doute, mais dont personne n'aurait recherché l'alliance ; car, enfin, le colonel Larcher n'est pas jeune, il n'est pas riche, et son premier mariage lui a laissé une pauvre enfant, frappée d'une douloureuse et incurable infirmité ! » Tout cela est exact ; mais, chère Clémence, sonde ton propre cœur, et dans ces motifs d'éloignement que tu déduis si bien, ne trouverais-tu pas la raison, le véritable mobile de l'union que je vais contracter ? Le colonel Larcher est malheureux et sa fille aussi, n'est-ce pas assez pour que tous deux soient aimés ? Interroge toutes les femmes, et elles te répondront ! A ce puissant et irrésistible attrait du malheur, se joignent pour moi des motifs personnels : Tu sais que M. Larcher avait épousé en premières noces une de mes cousines, avec laquelle j'étais étroitement liée, quelle que fût la différence de

nos âges et de nos positions. Sa vie simple, retirée, tranquille, la rendait fort heureuse, et la naissance de sa petite fille, cette pauvre Juliette, vint mettre le comble à ce bonheur ; mais lorsqu'au bout de deux ans, elle s'aperçut que cette enfant n'entendait pas, et, par conséquent, ne parlait pas ; lorsque les scrupuleux examens de la science vinrent confirmer ses craintes, lorsqu'elle fut convaincue que sa pauvre Juliette était sourde-muette, séquestrée de tout commerce humain, renfermée dans son infirmité comme dans une prison, son cœur se brisa : elle aurait voulu vivre pour élever son enfant et lui donner tout le bonheur compatible avec sa position, elle aurait voulu vivre, mais elle ne le put. Sa frêle santé ne résista pas à la douleur ; elle tomba malade, et pendant ses souffrances, aux portes de la mort, ce n'était pas à elle que la pauvre mère pensait, sa fille l'occupait seule... elle m'en parlait souvent... je lui promis d'être une sœur pour Juliette ; je tiendrai plus que ma promesse, je serai sa mère. Ma pauvre cousine mourut, regrettant une vie qu'elle aurait voulu consacrer à son mari et à son enfant, elle mourut en priant pour eux. Quatre ans se sont écoulés depuis cette époque ; je n'ai cessé de donner à Juliette les soins qu'autorisent les liens de la parenté ; son père s'en est aperçu, il a peut-être pensé que je serais une bonne mère pour sa fille ; il m'a demandée à mes parents, qui, bons et généreux, n'ont pas songé à attendre pour moi l'alliance

d'un homme plus riche, plus jeune et plus heureux. Voilà donc, chère Clémence, l'histoire de mon mariage; elle est toute dans ce vers de Ducis, qu'autrefois nous avons lu ensemble :

Elle aime mes malheurs, et j'ai ma pitié.

Adieu; prie pour moi, mon amie, ma sœur; prie, afin que je ne fasse pas défaut aux devoirs si graves et si doux qu'en ce moment j'accepte avec tant de joie. Adieu, et à toujours.

ADRIENNE.

ADRIENNE LARCHER A CLÉMENCE GAUTHIER.

Paris, 29 décembre 1812.

Me voici, ma chère Clémence, installée dans mon ménage et presque habituée à ma nouvelle position. J'y trouve ce que j'avais attendu : le calme, la paix intérieure, la mutuelle confiance, la conscience intime du bonheur que l'on donne et qui ajoute tant à celui que l'on reçoit; enfin je suis satisfaite, et ceux que j'aime le sont aussi. Je m'occupe beaucoup de Juliette, mais si tu savais, Clémence, combien les soins multipliés, les soins de chaque instant ont peu de prise sur un pauvre être sans communication avec le monde extérieur, pour qui les idées les plus vulgaires que l'enfant apprend au berceau sont un langage étranger! Le pauvre sourd-muet, livré à l'instinct naturel, ne possède aucune des notions spirituelles, abstraites, qui, sans que nous sachions comment, nous sont devenues familières par la conversation et l'échange de la parole; des idées premières séjournent au fond de son intelligence, mais à l'état d'assoupissement, la parole seule pourrait les développer, mais cette parole n'arrive pas jusqu'à lui, et avant que de pouvoir l'instruire, il faut lui donner l'instrument à l'aide duquel il pourra communiquer ses propres pensées et comprendre celles des autres. Tu le vois, l'éducation d'un sourd-muet est une création entière, puisqu'il faut lui donner à la fois le verbe et l'intelligence! Je te demande pardon, chère Clémence, de m'étendre ainsi sur cette matière, mais c'est là le fond de mes pensées, et comme tu es la moitié de moi-même, il faut bien que tu prennes part à ce qui me préoccupe. Oui, je l'avoue, voilà ma préoccupation constante, l'éducation de Juliette! Je la regarde allant, venant autour de moi, jouant avec la brusquerie, l'impétuosité qui caractérisent souvent les sourds-muets, m'exprimant par des gestes rapides et incohérents, ce qu'elle veut, ce qu'elle désire; je la vois encore à l'état végétatif, incomplet, et je me dis que là habite une âme qui n'a pas conscience d'elle-même, une âme faite pour Dieu, et qui ignore jusqu'à l'existence de son Créateur, et qu'à travers les barrières dont cette âme est environnée, il faudra faire pé-

nétrer un monde d'idées purement intellectuelles, dont rien jusqu'ici n'a pu lui donner le soupçon. Je reculerais effrayée devant une semblable tâche, si je n'avais recours à celui qui a bien fait toutes choses, qui a su entendre les sourds et parler les muets! Celui-là, quand le temps sera venu, me donnera les lumières, et à mon enfant, l'intelligence nécessaire pour qu'elle apprenne à le connaître, à l'aimer et à aimer ceux qui, pour elle, tiennent sa place sur la terre! — Adieu, chère Clémence.

Paris, 14 mai 1845.

Tu me demandes si la tâche difficile que j'ai entreprise me laisse quelque espoir de succès? Non, si j'en crois mon impatience souvent excitée par le peu de progrès de ma petite élève; oui, si j'en crois l'expérience de ceux qui, avant moi, ont tenté semblable entreprise. Juliette, comme presque tous les malheureux frappés de la même infirmité, a un caractère impétueux, violent, sauvage, capable d'affection, il est vrai, mais se révélant fréquemment dans la vie intime, d'une manière peu agréable. Elle s'est attachée à moi, elle m'aime de toute l'ardeur de son âme exclusive et passionnée; elle ne me quitte pas, elle est pour moi prodigue de ses caresses dont souvent elle est avare pour son père; mais, je l'avoue, les progrès ne sont pas en rapport avec sa docilité. Travaillons, Dieu fera le reste. — Adieu, chère amie.

Paris, février 1844.

J'ajoute un mot à la lettre joyeuse que t'écrivit mon mari pour te dire, chère Clémence, combien je suis heureuse de la naissance de mon cher petit enfant. Mon âme se remplit d'une joie profonde, en contemplant mon fils endormi et souriant. Il est beau, il sera bon, je l'espère. Je n'ai pas besoin de te dire combien mon excellent mari est content, puisqu'il te raconte lui-même les extravagances de son bonheur. Adieu, ma bien-aimée Clémence; mon fils se nomme *Marie-Clément-Arthur*. Prie pour lui et pour nous.

Paris, juillet 1844.

Qui aurait cru, ma bonne Clémence, que la joie la plus vive de ma vie serait devenue pour moi l'occasion des plus graves inquiétudes et des chagrins les plus cuisants? Tu sais combien j'ai été heureuse de la naissance de mon petit Arthur, et combien chaque jour a ajouté à cette joie en la développant; mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que ce cher enfant inspirait à Juliette un sentiment d'antipathie profonde. Jalouse de nos caresses, jalouse de nos soins, elle semble envier et haïr l'innocente créature qui maintenant les partage avec elle. Et cependant, Dieu le sait, rien ne peut lui enlever ma tendresse. Mais elle se détourne de mon en-

fant, le regarde d'un air sombre et jaloux, et semble concentrer dans le fond de son âme les sentiments amers dont elle est obsédée. Et comment pénétrer au fond de cette âme ? Ne connaissant pas la profondeur de la blessure, comment y porter le remède ? Mille sentiments, bons et mauvais, se meuvent au fond du cœur de Juliette ; elle ne peut les exprimer, et peut-être les mauvais y font-ils des ravages intérieurs incalculables. Qui peut le savoir, mon Dieu ! Son père souffre beaucoup de tout ceci, et, te le dirai-je, chère Clémence ? je crains parfois que son affection pour sa fille ne se refroidisse, à cause du chagrin qu'elle lui fait ressentir. Voilà de ces peines secrètes, intérieures, qu'une femme, une mère de famille connaît seule, dont seule elle porte tout le poids, épines que les jeunes filles ne devinent pas sous la couronne des épousées, mais qui, supportées avec patience et résignation, ajouteront à la couronne de gloire qui nous attend dans les cieus. Mari, enfants, ignorent les soucis qui s'asseyent avec nous au foyer, mais c'est pour eux que nous les supportons, et cette pensée les rend moins amers. Adieu, chère amie.

Paris, octobre 1844.

Ma bonne Clémence, je viens, en causant avec toi, me distraire et me consoler des inquiétudes qui me poursuivent. Je t'ai dit combien ma pauvre petite Juliette me donnait de chagrins ; en vain, j'avais essayé de toutes les manières de lui inspirer quelque amitié pour Arthur ; je tentais tous les moyens pour la bien persuader qu'elle m'était aussi chère que mon propre enfant, qui m'est bien cher ! Son antipathie allait toujours croissant, et souvent elle me répétait avec ses gestes expressifs et sauvages : « Vous devez m'aimer mieux que le nouveau venu, car moi je vous aime depuis longtemps ! » Et en même temps, elle lançait des regards de menace sur Arthur, endormi sur mes genoux. Le croirais-tu ? elle me faisait peur. Hier, j'étais tranquillement assise auprès de mon mari ; je tenais mon fils dans mes bras, il souriait à son père, qui faisait danser pour lui, au soleil, la dragonne de son épée. Tous deux, je l'avoue, nous étions exclusivement occupés de ce cher petit être, et son rire, ses gestes, son regard humide et brillant où respirait la vie, nous remplissaient le cœur d'une joie attendrie, quand tout à coup Juliette, dont le tapis du salon avait amorti les pas, parut à côté de moi ; elle me jeta un regard de fureur, et roulant dans sa main la corde à sauter qui venait de servir à ses jeux, elle en donna un coup violent sur la tête de son frère... Arthur poussa des cris perçants, et pendant que, tremblante, je m'occupais de lui, mon mari saisit Juliette par le bras, la conduisit à sa chambre et l'y enferma... J'entendais, comme dans un mauvais

rêve, les cris inarticulés qu'elle poussait et qui exprimaient une colère impuissante et douloureuse... Quand mon pauvre enfant fut calmé et que je me fus assurée que le coup qu'il avait reçu ne l'avait pas blessé grièvement, je voulus aller trouver Juliette, afin d'apaiser sa colère qui me faisait autant de mal que m'en avait fait éprouver la souffrance d'Arthur ; mais mon mari rentra dans la chambre, et il me dit d'un ton ferme quoique ému : « Ma chère Adrienne, il ne faut pas que de pareilles scènes se renouvellent ; elles nous font trop de mal, et elles mettent en péril la vie de notre enfant... Je viens de prendre une détermination que rien ne fera changer : Juliette sera placée, dès demain, dans un établissement d'éducation destiné aux jeunes filles frappées de la même infirmité... Croyez-moi, chère amie, cette mesure qui vous afflige est indispensable à notre sécurité et à la paix de cette pauvre enfant, dont le cœur est envenimé par le spectacle journalier de l'amour que nous portons à son frère... Il le faut, Adrienne... »

Je pleurai pendant qu'il continuait à m'exhorter... Mais sa résolution fut inébranlable... Ma pauvre Juliette est partie ; elle m'a quittée sans verser une larme... Il semble que la tendresse ne trouve plus d'accès dans cette âme d'enfant, ulcérée par une si injuste jalousie...

Paris, janvier 1845.

Le régiment de mon mari part pour l'Algérie ; Henri part, et je reste... L'âge de mon enfant, la santé de mes vieux parents, me défendent de le suivre ; il part demain... O ma chère Clémence ! quel brisement de cœur qu'un adieu qui peut être éternel ! Prie bien pour lui, afin qu'il échappe, afin qu'il revienne !

Paris, mai 1845.

Pour la première fois depuis le départ de mon mari, j'ai eu aujourd'hui un moment de joie sentie et réelle : gloire en soit à Dieu seul ! Je suis sortie ce matin avec Juliette, et je me suis fait conduire à Saint-Cloud, dans ce beau parc si majestueux et si calme. Un soleil brillant, mais doux encore, se reflétait dans les eaux tranquilles, le vent caressait la cime des arbres et faisait pleuvoir à nos pieds les fleurs de neige des marronniers. C'était une délicieuse matinée, et Juliette semblait en jouir avec ravissement. « Tu trouves cela bien beau ? lui dis-je dans la langue des signes. — Oh ! oui, répondit-elle avec un geste expressif, il fait doux, le ciel est beau, les fleurs sont si jolies, et là-bas, il y a tant, tant de grands arbres ! — Mais sais-tu qui a fait toutes ces choses : le ciel, les fleurs, les arbres ? »

Elle secoua la tête. « Est-ce toi ? » Elle se mit à rire en secouant sa brune chevelure. « Est-ce moi ? — Je ne crois pas, me dit-elle. — Qui

donc ? » Juliette, à son tour, plongea dans mes yeux un œil scrutateur. Je lui pris la main, et lui montrant encore le paysage, je lui dis lentement : « Tout ce que tu vois, tout ce qui t'entoure, le monde entier, les hommes, les enfants, toi, moi, tout a été fait par un Être que nous ne pouvons voir, mais qui existe cependant, et qui s'appelle Dieu ! »

Elle demeurait immobile, paraissant se pénétrer de l'idée nouvelle qui se présentait à son intelligence ; elle fit enfin un geste rapide et dit : « Où est Dieu ? — Dans un lieu de délices, où nous irons nous-mêmes après notre mort, si nous avons été bons. — Et vous dites que c'est Dieu qui a fait tout ce que je vois?... — Oui, ma chère Juliette. — Alors, Dieu est bon, car tout cela est très-beau. — Dieu est très-bon, et si tu veux devenir bonne, Juliette, tu le verras un jour et tu lui parleras. — Moi ! moi ! » Elle réfléchit encore, regarda la campagne étincelante où semblait se refléter la puissance de Dieu, elle me regarda, et me dit, avec un geste timide et des yeux mouillés : « Je veux aimer Dieu ! »

Voilà, chère Clémence, le mot que j'attendais sans oser l'espérer ; mais avec ce mot, l'espoir est rentré dans mon âme ; encore une fois, gloire à Dieu ! (1)

ADRIENNE.

(Nous supprimons ici un grand nombre de lettres qui n'auraient pas d'intérêt pour nos lectrices.)

Paris, juin 1849.

Enfin, chère Clémence, après quatre ans d'absence et d'inquiétudes, mon mari est revenu ; je le revois sauvé de tous les périls du climat et de la guerre ; il revient goûter un peu de repos auprès de son foyer. Nos premiers moments ont été tout à la joie du retour, et ce matin, nous avons entendu la messe d'actions de grâces. Mais au lieu de nous rendre à notre paroisse, nous sommes allés à la maison religieuse où Juliette a été placée. La chapelle avait un air de fête ; des bouquets de roses, des groupes de bougies paraient l'autel, et dans la nef, sous les yeux des religieuses, se trouvaient une vingtaine de jeunes filles, vêtues de blanc et voilées. C'était une première communion. Je pris place, le cœur ému, et mon mari se mit à côté de moi. Le prêtre monta à l'autel, et la messe commença au milieu d'un recueillement profond et attendri, car la cérémonie de la première communion touche les cœurs les plus froids. Elle éveille tant de souvenirs ! Elle évoque tant d'espérance et tant de crainte ! Le beau matin de la vie revient vers nous, quand nous voyons

ces enfants, blanches, timides et parées, pareilles à une couvée d'oiseaux qui, va prendre son premier essor, à un vaisseau qui, pour la première fois, quitte le port et va tenter la grande mer ! On sourit et l'on tremble, et surtout on prie le grand et divin Maître, qui ménage le vent à l'aile du petit oiseau, la vague aux planches du frêle navire et qui donne aux âmes innocentes sa grâce et sa force contre les orages de la vie !

Le saint sacrifice approchait de sa consommation ; le prêtre avait reçu la victime sainte, et les jeunes filles s'étaient assises à leur tour à la table du divin banquet. Après avoir reçu ce pain vivant, objet de leurs désirs, elles revenaient lentement à leurs places et devaient passer à côté de nous... Une d'elles se distinguait entre ses sœurs par l'expression de recueillement et de bonheur angélique qui rayonnait sur son charmant visage... Mon cœur battait... Mon mari vit cet enfant, et aussitôt, ému, tremblant, il me jeta un regard interrogatif... Les yeux inondés de larmes je lui fis un léger signe... Il l'avait reconnue, cette enfant ; c'était son enfant, c'était Juliette ! Il se cacha le front dans ses mains, priant ou peut-être pleurant...

Après la messe, nous nous rendîmes dans un parloir du couvent ; Juliette accourut, et d'un élan rapide, elle se jeta au cou de son père, l'accablant de caresses, et lui témoignant, de la manière la plus expansive, sa joie de le revoir. Mon cœur était attendri ; Henri prit Juliette sur ses genoux, et la regarda avec ravissement, ne pouvant en croire ses yeux, en retrouvant dans cette jeune fille à l'air si intelligent et si doux, le petit être sauvage et rude qu'il avait quitté, quatre ans passés à peine. Elle lui parlait avec vivacité, épelant sur ses doigts les noms de son père et s'accompagnant de mille mots de tendresse et de respect. « Qui donc l'a formée ainsi ? Qui donc lui a appris cela ? » me dit mon mari. Aussitôt Arthur traduisit, par signes, à sa sœur, la question qui m'était faite : Elle prit une ardoise et écrivit rapidement : « C'est ma mère qui m'a seule appris ce que je sais, et je lui dois tout : elle m'a appris à connaître Dieu, à vous chérir, mon bien-aimé père, et toi, mon cher petit frère Arthur ! »

Mon mari lut avec étonnement : « Vous seule, me dit-il. Vous l'avez donc élevée ? — Mon ami, lui répondis-je, il est vrai, je vous ai désobéi... Depuis votre départ, Juliette ne m'a pas quittée ; Dieu m'a aidée : elle est bonne, elle est pieuse, elle vous aime, elle aime notre Arthur... — Mais comment avez-vous pu élever cette pauvre enfant ? — Les bonnes religieuses m'ont communiqué leur secret ; elles m'ont eue pour élève, et non pas Juliette... — Et c'est vous, vous seule ! Vous avez formé l'âme de mon enfant, Adrienne, vous êtes plus que sa mère !... »

(1) En moyenne, il faut trois ans d'éducation, avant que l'on puisse faire parvenir à l'intelligence d'un sourd-muet les premières notions de l'existence de Dieu.

Il se tut ; des larmes coulaient sur son noble visage ; je le regardai avec délices, appuyant sur sa poitrine la tête virgine de ma fille et la tête charmante de mon Arthur ; groupe béni où se confondaient les sentiments et les devoirs de ma vie... Mon mari me tendit la main, et me dit : « Adrienne, je suis heureux ! »

Tu le sais, Clémence, ce seul mot sorti de la bouche d'un mari qu'on révère et qu'on aime, suffit à payer les labeurs de toute une vie ; j'ai atteint le but de la mienne, et si Dieu me laisse

longtemps ici-bas, le souvenir de ce délicieux moment me fortifiera dans les peines inévitables de chaque jour : — Union, repos, félicité ; c'était un coin du rideau levé sur le ciel !...

Adieu, chère Clémence ; mon mari m'est rendu pour longtemps, Juliette ne nous quittera pas, et tous, nous allons travailler à l'éducation d'Arthur... Adieu.

ADRIENNE.

EVELINE RIBBECOURT.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le pays qui donna à la première Croisade son chef illustre, et à Jérusalem son premier roi chrétien ; qui donna à la France sa libératrice ; qui pendant la captivité d'un de nos rois, défendit le royaume contre une invasion étrangère ; qui, donna le jour à une famille puis-

sante, redoutable rivale de la branche des Valois, et qui, enfin trahi par la fortune, conquis par la politique bien plus que par les armes, perdit son identité, et n'est plus aujourd'hui qu'un membre de la grande famille française ?

ODE A DIEU.

Roi, sans limites, sans espace,
Être un et triple en même temps
Qui survit à tout ce qui passe,
Pour qui n'existe pas d'instant !
Roi, sans séjour, sans origine,
Devant qui tout mortel s'incline ;
Esprit présent en chaque lieu,
Par qui tout vit et tout respire,
Par qui tout se meut, tout s'inspire,
Enfin toi que nous nommons Dieu !

Le chaos, tu le fis éclore,
Inerte, du gouffre éternel ;
L'infini, voilà ton aurore,
Et ton domaine c'est le ciel.
De toi seul recevant la vie,
Sans rival comme sans envie,
Père du feu que tu créas,
Le mouvement est ton symbole,
Le *Fiat lux* est ta parole ;
Toujours tu fus et tu seras !

A compter tous les grains de sable,
L'homme pourrait s'aventurer ;
Mais un être incommensurable,
Mais toi, comment te mesurer ?
Fils de ton souffle, à peine j'ose,
Tremblant, remonter à la cause
De tes innombrables bienfaits.
Écrasé par mon ignorance,
Je succombe sous ton essence,
Je vois, j'admire, je me tais !

Et des myriades d'étoiles,
Hôtes brillants de ta Cité,
Qui percent les célestes voiles,
Qui sillonnent l'immensité !
Gerbes de feu resplendissantes,
Laves sans cesse renaissantes,
Tous ces rayons de ton amour,
Faibles volcans de ta puissance,
Pâlissent devant ta présence
Comme la nuit devant le jour.

Rien !... que dis-je ?... en moi se reflète
La majesté de ta grandeur ;
Ainsi la goutte d'eau répète
Et la lumière et sa splendeur.
Je ne suis rien ! mais je blasphème !
Je suis l'image de toi-même ;
Vers toi je vole en ce moment,
Je t'aperçois... je te pénètre ;
Je suis... je suis... donc tu dois être ;
Tu dois régner au firmament.

O Verbe sacré de mon âme !
Toi, source unique de tout bien,
Remplis-moi de ta sainte flamme ;
Sois mon espoir... sois mon soutien ;
Pour concevoir ton nom sublime,
Fais-moi monter jusqu'à la cime
De l'arbre d'immortalité ;
Pourquoi ne puis-je, être éphémère,
Comme un fils qui comprend sa mère,
Comprendre ta triple unité ?

ALEXANDRE JAUFFRET.

Économie Domestique.

Crème de riz soufflée. — Prenez deux cuillerées de farine de riz, délayez-la, petit à petit, avec du lait ou de la crème; mouillez-la ensuite comme pour en faire une bouillie; mettez-y du sucre, un peu de cannelle, de l'écorce de citron vert, de l'eau de fleurs d'oranger, faites-la cuire une heure en remuant toujours; passez au tamis en pressant fortement; mettez-y six blancs d'œufs fouettés, mêlez bien le tout, versez dans un plat creux, mettez au four, saupoudrez de sucre, et glacez avec la pelle rouge.

Tourte de poulet. — Mettez sur la table de cuisine, bien nettoyée, un litre de farine; faites un trou au milieu; mettez-y un gramme de sel fin, un demi-kilogramme de beurre, un demi-verre d'eau bien chaude; maniez le beurre, mêlez-le à la farine en pétrissant fortement et vite. Quand la pâte est liée, rabattez-la deux fois avec la paume de la main; formez-en une boule, poudrez-la de farine, enveloppez d'une serviette chaude et laissez reposer deux heures. Prenez de cette pâte l'épaisseur d'une pièce de cinq francs, garnissez-en une tourtière huilée. Vous avez un poulet bien nettoyé, que vous faites entièrement découper, les ailes, les cuisses, la poitrine à part. Faites blanchir un instant ces morceaux dans l'eau bouillante; mettez-les dans une casserole avec beurre, poivre, sel, champignons; faites revenir un quart d'heure. Posez les morceaux de poulet sur le fond de pâte garnissant la tourtière; mettez la sauce et les champignons à part, mais placez sur le poulet quelques morceaux de beurre. Faites avec la pâte un couvercle à cette tourte; dorez-la avec du jaune d'œuf et faites un trou au milieu du couvercle. Posez la tourtière sur un feu égal et modéré, couvrez avec le four de campagne; il faut deux heures de cuisson. Un quart d'heure avant de servir, faites chauffer la sauce et les champignons; liez-la avec farine, jaune d'œuf, demi-juice de citron, versez-la dans la tourte au moment de servir.

Tourte de poisson. — Elle se fait de la même manière. On choisit pour la garnir du poisson de rivière, que l'on accommode au blanc comme le poulet.

Beignets de tartines. — Coupez des tartines très-minces de pain, couvrez-les de beurre, mettez-en deux l'une sur l'autre, et les mettez tremper dans des blancs d'œufs bien battus; faites frire vos tartines comme des beignets dans une friture; servez bien chaud et saupoudrez de sucre.

Gâteau de riz. — Faites blanchir du riz et le faites cuire dans du lait, en mouillant peu à peu à mesure qu'il épaissit, mettez le zeste d'un citron, ou de la vanille, ou de la fleur d'oranger, un peu de sel, du sucre; quand il sera crevé et bien épais, ôtez l'écorce de citron ou de vanille, retirez-le du feu; pour une demi-livre de riz, vous mettrez quatre à six jaunes d'œufs dont vous battrez les blancs en neige; mêlez le tout; enduisez un moule de beurre et de sucre en poudre; versez dedans votre riz; faites cuire trois quarts d'heure au four ou sous le four de campagne.

Croquettes de riz. — Coupez les restes du gâteau ci-dessus en rond ou en losange; trempez-les dans de la pâte à frire; faites frire, et glacez-les si vous voulez avec du sucre râpé et le four de campagne dessus.

Vinaigre à l'estragon. — 500 grammes feuilles d'estragon fraîches et mondées; vinaigre de vin, 6 grammes (on pèse les liquides après avoir pesé d'abord le vase qui les contient); laissez infuser quinze jours et filtrez.

Bisschoff d'oranges. — Trois verres de lait bouilli, un verre de kirsch-wasser, 33 centigrammes de sucre, des rouelles d'oranges sans écorce.

Faites bouillir le tout quelques minutes et servez.

Crème au thé. — Faites bouillir un demi-litre de lait et versez-le sur 15 grammes de thé et 1 hectogramme de sucre; couvrez et laissez refroidir; mêlez-y cinq jaunes d'œufs bien délayés; passez au tamis, versez dans les pots, faites prendre au bain-marie.

Vinaigre aromatique pour la table. — Une très-forte poignée estragon. Une poignée fleurs de sureau. Une poignée feuilles de roses de Hollande. 10 têtes d'ail pelées et coupées par morceaux.

Laissez infuser dans deux litres de vinaigre, exposez le vase au soleil, goûtez, et quand le vinaigre est bien aromatisé, filtrez et mettez en bouteilles.

Gâteau de mie de pain. — Deux mies de petits pains, une demi-pinte de crème, une demi-pinte de lait, une demi-livre de sucre râpé, six macarons pilés, une écorce de citron hachée très-fin, huit œufs dont les blancs battus en neige; mêlez et battez les ingrédients, et faites cuire dans une forme ou dans une casserole beurrée.

CORRESPONDANCE.

Ma chère amie, puisque voici le bienheureux jour de l'an, j'en profite et t'embrasse en te souhaitant, comme dit tout le monde, *une bonne année, accompagnée de beaucoup d'autres*. Nous allons donc recommencer nos conversations, pour moi si pleines de charme; j'aime tant ces heures où, trompant la distance, je cause, en t'écrivant, de mes plaisirs et de mes occupations, auxquelles j'essaie de t'initier. — En fait de travail, je te dirai que jamais je n'ai été si occupée, et je suis sûre qu'il en est de même pour toi. — A Paris, il fait bien froid cet hiver, le pain est plus cher que d'habitude, et il y a tant de malheureux, que dans beaucoup de familles on a organisé de petites loteries... Les lots sont un col, des manchettes, une berthe, un mouchoir brodé, une bourse... Chacune de nous apporte son petit contingent, et puis, quand nous avons réuni tous nos ouvrages, notre famille donne une soirée... Alors la loterie commence... Nous nous faisons marchandes, et chacun s'empresse de nous prendre nos billets, que nous vendons le plus cher que nous pouvons... Oh! nous sommes d'une rapacité exemplaire... On amasse ainsi une petite somme pour une pauvre femme malade, un vieillard infirme qui vous bénit les larmes aux yeux; et tu sais comme moi quelle douce joie cela fait au cœur; cela vous permet de penser avec moins de remords que tandis qu'on s'amuse, il y en a d'autres qui souffrent et pleurent.

Quant aux plaisirs, je t'avouerai que si ce n'était le froid, que je déteste, j'aime l'hiver à cause des réunions intimes au coin du feu, et peut-être aussi parce que l'on y danse plus que l'été. — C'est si joli la danse! n'est-ce pas?... J'ai pensé que tu partageais mon goût, et je t'envoie un cotillon... Un cotillon!... comme c'est amusant!... Toutes ces figures que l'on fait, le mouchoir, le tabouret, la promenade... c'est une danse interminable... Quand c'est fini, on a les jambes rompues, mais on s'est bien amusé. Tu le vois, j'ai été prévoyante, et craignant que tu ne connusses pas cette danse, je te l'ai envoyée en entier et t'ai fait dessiner les figures et l'explication complète. — Tout cela est emprunté à l'album que vient de publier M. Laborde, le plus célèbre de nos professeurs de danse; cet album, collection de charmantes lithographies, est assurément l'une des plus délicieuses publications d'étrennes. J'ai vu exécuter ce cotillon aux bains de mer de Trouville, et il était charmant à regarder et à entendre. — J'espère qu'il te fera plaisir.

Tu vois aussi, chère amie, que je tiens ma promesse, et que je t'envoie un beau bouquet. —

C'est encore un passe-temps, si tu sais peindre et veux t'occuper à le copier. — J'y joindrai bientôt d'autres sujets d'aquarelles; cela te distraira, n'est-ce pas? — Et des tapisseries! Je viens de remuer tous les magasins, et je crois en avoir trouvé qui te plairont. Je veux me dépêcher de te les montrer. Je m'occupe ainsi toujours de toi.

— Aime-moi donc bien, et sois persuadée que tout ce que tu me demanderas et ce que tu croiras pouvoir te plaire je le ferai tout de suite; mais en attendant, je babille et j'oublie de te dire de travailler avec moi. Allons, mademoiselle, prenons nos aiguilles! asseyons-nous à notre table à ouvrage et du courage! C'est une bonne journée! et le temps va passer vite!

Avant de déplier notre planche, je réponds à tes deux questions; comment faire une sortie de bal? et comment faire une capote ou capuchon pour mettre sur les coiffures en cheveux? Les sorties de bal, pour jeunes filles, sont toutes en peluche, soit rose, blanc ou bleu; pour la forme, la plus généralement adoptée est le Talma, ni très-long ni très-ample, avec ou sans capuchon; tu peux remplacer le fond de peluche par du cachemire blanc que tu borderas alors d'une peluche de couleur claire, haute de 10 centimètres la doublure du Talma et celle du capuchon sont toujours assorties à la nuance de la peluche faisant bordure. Si tu veux faire ce Talma tout en peluche et avec capuchon, il te faut 6 mètres de cette étoffe à 5 fr. le mètre. Si, au contraire, tu fais le fond en cachemire orné de peluche, tu prendras 2 mètres 50 centimètres avec capuchon, ou 2 mètres 25 centimètres sans capuchon. Le cachemire coûte de 7 fr. 50 cent. à 12 fr. (cachemire d'Ecosse bien entendu); pour l'ornement de peluche, il te faut 3 mètres 50 centimètres, le capuchon toujours compris. Pour l'une ou l'autre de ces dispositions, il te faut 6 mètres de doublure à 2 fr. le mètre. Quant à la capote ou capuchon pour sortir du bal ou du théâtre, tu suivras en tout point les explications que je t'ai déjà données pour la capote de jardin, à cette différence près, que celle dont nous parlons aujourd'hui doit être en satin et légèrement ouatée; à mon avis, les couleurs foncées sont préférables pour le dessus; car il arrive souvent que lorsqu'il fait beau, l'on va à pied ou au théâtre ou à une petite soirée, et si le capuchon est par trop clair, il attire l'attention, tandis que s'il est noir, et doublé de couleur claire, il a l'air d'un chapeau. Cette forme exige 1 mètre 50 centimètres de satin et 2 mètres de peluche.

Maintenant revenons à notre planche.

N° 1, Dessin de col de grandeur, comme tu vois, très-moderée; faisant ce dessin sur mousseline, tu pourrais remplacer les roues par des pois, c'est nouveau et joli.

2, Garniture assortie au col, pour manches pagodes, duchesses ou bretonnes.

3, Entre-deux qui peut, en enlevant le feston, te servir pour monter les manches pagodes, duchesses, etc., etc.; si cet entre-deux devait s'employer pour bouillons, le feston pourrait être conservé.

4, Devant d'un corsage décolleté; c'est le patron du corsage à la vierge que tu as vu sur notre quêtuse du mois dernier; les fronces du bas sont retenues par une ceinture très-étroite, et celles du haut par un bracelet qui est toujours caché par un petit ornement. Si l'étoffe est unie, il est mieux de couper le devant du corsage en biais.

5, Dos du corsage.

6, Manche qui peut facilement recevoir, soit des garnitures, soit des bouillonnés, ou tous autres enjolivements. Une robe charmante que j'ai vue faite sur ce patron, était en tulle bleu-ciel à deux jupes; chacune de ces jupes avait un large ourlet de 12 à 15 centimètres. Sur ces jupes était jeté un semé de narcisses exécutés en crêpe et appliqués sur le fond de tulle; ces fleurs se retrouvaient sur le corsage et sur le bouillonné des manches; rien de gracieux, de jeune et de joli comme cette toilette qui, tout en restant simple, avait cependant son élégance. Si tu la choisis pour toi, je te conseille de la compléter par une coiffure composée des mêmes fleurs, et disposée en longues traînes descendant très-bas sur les épaules.

7, Patron d'une berthe de forme nouvelle, que tu peux orner ou de rubans, ou de garnitures assorties à celles de la robe; celle-ci doit être adaptée à une robe assez décolletée, mais il est très-facile d'en modifier l'échancrure.

8, Petite garniture guipure feston et plumetis, pouvant servir pour bonnets, cols, manches, etc.

9, Autre garniture festons et broderie anglaise; les œillets pourraient être remplacés par des pois; cette garniture serait très-bien pour robe d'enfants, taie d'oreiller, etc.

10, Garniture; mais celle-ci est tellement belle, que tu pourras en faire de superbes manches, ou bien des garnitures de mantelets et de vestes d'intérieur. La broderie est mélangée de plumetis, de roues, de festons et de broderie anglaise.

11, *Frédérica*, plumetis simple ou feston.

12, *Paula*, plumetis.

13, *Edith*, cordonnet simple.

14, Dessin d'un écran algérien; ce genre d'écran est généralement adopté dans nos plus élégants salons; à ton tour, tu seras heureuse de pouvoir aussi en posséder un; fais donc ce dessin à point de chaînette; choisis du velours, du drap,

ou de la peau; la grecque sera mieux faite avec de la soutache; si tu exécutes cette broderie en soie mais sur fond rouge, remplaçant les œillets par des paillettes d'or et mettant aussi pour la grecque une soutache d'or, ce sera, je t'assure, d'un effet ravissant et tout à fait dans le style arabe; une fois le dessin terminé, tu dois mettre d'abord sous ton étoffe un carton extrêmement mince; ensuite, tu recouvriras le carton avec de la soie de la couleur du fond de l'écran, ou bien de celle de la broderie, c'est-à-dire jaune; le point doit être caché par un petit ruban posé à cheval tout autour de l'écran. Le manche n'est autre chose qu'un morceau de bois blanc de 40 à 45 centimètres de longueur et de la grosseur du doigt; tu l'envelopperas par un ruban large de 3 centimètres, que tu tourneras en spirale et que tu pourras terminer par un petit clou plat à tête dorée. Ensuite, tu joindras ce manche à l'écran par un point de surjet fait avec de la soie très-forte. La jonction sera dissimulée des deux côtés par une double ruche de ruban de 2 centimètres de largeur, qui se prolongera tout autour du bord de l'écran. Enfin, tu feras avec de la soie à tapisserie sept glands que tu poseras entre les deux ruches, dans la position indiquée par le croquis n° 15. Ces glands doivent être composés de soie de plusieurs couleurs. Ils se font très-courts, et se serrent simplement dans le haut par un petit bout de soie nouée. Cet ouvrage est un charmant cadeau de jour de l'an ou de petite loterie, car il a l'avantage de pouvoir être très-vite fait.

15, Effet de l'écran.

16, *Odette*, plumetis fendu.

17, Dessin de mouchoir. La guirlande du bord se brode sur l'ourlet; pour la guirlande intérieure tu dois mettre ton étoffe double; l'ourlet, ainsi que les deux côtés de la seconde bande, seront bordés par un point de piqure. Bien que tout ce dessin soit au plumetis, il est tellement facile que tu le commenceras sans hésitation.

Ici finit la petite édition.

18, *M. P.*, tout plumetis ou plumetis et œillets.

19, Boutonnière pour chemises d'hommes ou pour guimpe de col; elle doit être faite au plumetis; les pois pourraient au besoin être remplacés par des œillets.

20, *Elodie*, plumetis simple ou feston feuille de rose.

21, *Zélia*, plumetis simple ou feston.

22, *H. S.*, idem.

23, Entre-deux guipure; il se fait tout au feston et pourrait, à la rigueur, s'harmoniser avec la garniture du n° 8.

24, Coin de cravate; cette mode, à Paris, n'est plus usitée, mais comme tu m'as demandé ce dessin plusieurs fois, je t'envoie le plus joli que

j'ai pu trouver. Il doit se broder au plumet avec jours.

25, Ceci est encore une petite nouveauté charmante que tu apprécieras. Ce dessin, représentant le quart d'un abat-jour, est une application de taffetas qui se fait sur tulle ou bien sur crêpe; si tu prends du crêpe ou du tulle blanc, tu choisiras, pour les feuilles de vigne, du taffetas vert clair, et du taffetas grenat pour faire les grappes de raisin; ton taffetas une fois bâti sur le tulle ou le crêpe, tu dessines la guirlande, tu fixes ensuite le taffetas par un point de feston ou de chaînette; après quoi tu découpes comme pour tout autre genre d'application. Les dessins qui se trouvent de chaque côté de la guirlande de feuilles de vigne, peuvent être faits au point de chaînette; il faut employer de la soie très-grosse, ou bien faire deux rangs de points de chaînette en soie plus fine. Si tu veux que cet abat-jour soit encore moins transparent, tu pourras, sur ces deux dessins, faire aussi une application de taffetas ou dans les mêmes couleurs, ou en les variant. Au bord de l'abat-jour, on fait un point de feston, qui doit être bordé ou par une petite frange, ou par une dentelle guipure.

26, Voici enfin ce bonnet *duchesse* en guipure si impatiemment attendu. M. Gilet, dont le talent si gracieusement inventif ne se lassera jamais tant qu'il s'agira du *Journal des Demoiselles*, a, je crois, dans la composition de ce dessin, surpassé toutes tes espérances; ce bonnet *duchesse* réunit la nouveauté de la forme à l'élégance du dessin; il ne demande pas pour être parfaitement exécuté un grand sacrifice de temps, surtout si tu voulais employer le *tulle guipure*; tu n'aurais pas alors de *barrettes* à faire et ton ouvrage diminuerait des trois quarts. Qu'est-ce que le *tulle guipure*, diras-tu peut-être? le *tulle guipure* est un tulle créé pour remplacer, ainsi que je viens de te le dire, les *barrettes*, toujours si longues et si ennuyeuses à faire; en mettant ce tulle sous le *jaconas* ou le *nanzouk*, tu broderais seulement ton dessin sans t'inquiéter du reste. Une fois ta broderie finie, tu découperais le *jaconas* ou le *nanzouk*, et tes *barrettes* se trouveraient faites par le tulle même, car ce tulle n'est composé que de *barrettes*; dire que ce genre de broderie est aussi solide que du feston serait trop s'aventurer, mais pourtant il offre assez de solidité pour que l'on puisse commencer sans crainte un ouvrage; le n° 26 donne le fond du bonnet, sorte de *fanchon* qui s'attache à la passe du n° 27 et tombe tout naturellement sur le cou. A la passe qui forme de longues et larges barbes, s'adapte à partir des joues, la petite garniture du n° 28, laquelle doit être légèrement froncée. Sur la passe, on pose à plat un nœud dont le dessin est au n° 29. Le milieu du nœud, qui fait un peu la pointe, se met sur le milieu de

la passe. Le morceau d'étoffe non brodé l'indique l'endroit où tu dois faire une coque; les bouts de ce nœud qui retombent en guise de doubles barbes, donnent à l'ensemble de ce bonnet un petit air aussi gracieux qu'élégant.

Nous disons donc, 26, fond du bonnet.

27, Passe du susdit bonnet.

28, Petite garniture id.

29, Nœud du bonnet.

30, Ensemble du bonnet une fois monté.

31, Devant du corsage de grandeur naturelle dont je t'ai donné les détails à la petite édition.

32, Dos de ce corsage.

33, Manche.

34, Berthe pour robe décolletée. Je t'ai aussi donné cette explication sur le patron réduit.

35, Patron d'une *victoria* qui peut se faire en fourrure ou en peluche; ce dernier genre pour jeune fille est excessivement joli. Comme espèce de fourrure, je te conseille l'hermine, le cygne, le petit gris, les autres fourrures me paraissant un peu sérieuses et surtout trop dames pour nous. Ces *victorias* se doublent de soie et se ourtent légèrement. Il faut 75 centimètres de peluche.

36, Première partie (fond) du *Porte-journaux*. Trace au crayon ce dessin sur du canevas ordinaire n° 22; ce dessin s'exécute en perles de verres de couleurs; les perles qui servent à faire les feuilles de lierre sont en verre blanc; les nervures de ces feuilles se font en perles d'or, et les fleurs, c'est-à-dire toutes ces petites grappes, en perles de verre, mais grenat, violet, etc.; le mot *journaux* est tout en perles d'or; quant au fond qui se fait au demi-point ou au point des Gobelins, choisis la couleur de laine que tu voudras.

37, Seconde partie (devant) du *Porte-journaux*. Quand ces deux parties seront exécutées, tu les doubleras d'un carton que tu recouvriras d'une soie de couleur en rapport avec celle du fond; de chaque côté, il faut placer une bande d'étoffe pareille à la couleur de la laine, bande qui fait un peu comme une coulisse, et qui, empêchant que ces deux morceaux ne soient collés l'un contre l'autre, permet de pouvoir placer une plus grande quantité de *journaux*; entoure les festons d'un ruban posé à plat, ou d'une passementerie, ou bien encore, ce qui serait plus joli, orne-les d'une ruche de petits rubans de couleur assortie à celle du fond. Pour suspendre le *Porte-journaux* à la muraille, on coud derrière la partie du fond un petit anneau de cuivre. Voilà une foule de nouveautés qui vont te rendre bien heureuse, toi si avide de tout ce que madame Marie Soudant, notre ingénieuse fée, ne cesse de nous montrer; il te faudrait pouvoir faire parfois des visites à ses magasins pour avoir une idée de toutes les séductions enfermées dans cette maison au moment du jour de l'an; c'est un vrai bazar des

fantaisies les plus ravissantes ; mais ce qui va sûrement te consoler, c'est que madame Marie Soudant nous promet l'explication, non pas de tout ce que j'ai vu, mais de ce que j'ai trouvé le plus digne de nous ; ainsi patience et espérance.

38, *Le porte-journaux* terminé.

39, *Cléonice*, cordonnet mat et point de rose.

40, *Herminie*, plumetis, feston et œillets, ou pois.

41, *Z. P.*, point sablé, cordonnet et œillets.

42, *Alexandrine*, plumetis simple.

43, *Clémentine*, idem.

44, *D. B.*, plumetis.

45, *Eugénie*, plumetis fendu.

46, *Victorine*, plumetis ou cordonnet simple.

47, *J. F.*, feston, feuille de rose.

48, *Clémence*, plumetis et œillets ou pois.

49, *G. R.*, point sablé et plumetis.

50, *F. M.*, plumetis, feston, ou bien encore point de chaînette.

51, *G. M.*, feston et œillets ou pois

52, *Olga*, plumetis simple ou feston.

53, *R. S.*, plumetis, point sablé.

54, *M.* avec ornement. Le tout se fait au plumetis.

55, *L. B.*, plumetis ou feston.

56, *L. T.*, idem.

57, *Elisabeth*, plumetis partagé ou cordonnet.

58, *C. E.* enlacés, plumetis et cordonnet.

59, *A. B.* séparés par une branche de myosotis. Les lettres se font au plumetis ou au feston, et les fleurs au plumetis.

60, *F. D.*, plumetis ou point de roses.

61, *J. M.*, plumetis.

62, *E. M.*, plumetis simple ou feston.

Voilà bien des noms et des chiffres, et pourtant j'ai le regret de ne pouvoir envoyer à nos petites amies tout ce qu'elles m'ont demandé ; mais les demandes sont notées, non-seulement sur nos livres, mais notre cœur est aussi là pour nous en faire souvenir, et nous avons devant nous plus de temps qu'il ne faut pour les satisfaire toutes.

Notre gravure de ce mois te donne une charmante idée pour toilettes de bal : c'est une robe de tulle à deux jupes ; sur la jupe de dessous se trouvent sept petits volants ornés chacun d'une ru-

che de tulle moucheté de petites pointes de chenilles. La seconde jupe, relevée sur un côté seulement par une *traîne* de fleurs composée de roses premières et de liserons, est bordée aussi par deux ruches semblables à celles des volants. Sur le corsage se trouve une draperie ornée de deux rangs de ruche ; cette draperie se continue par derrière faisant très-légèrement la pointe vers le milieu du dos ; le bord du corsage a encore une de ces ruches, à travers laquelle on aperçoit l'entre-deux d'une chemisette. Les bouillons des manches sont séparés par ces mêmes ruches serpentant tout autour du bras et venant se perdre sous une agrafe de fleurs. Sur le devant, à la pointe de la draperie, est un bouquet dont les tiges, tombant très-bas, viennent presque rejoindre le commencement de la traîne de la jupe. Les cheveux relevés à la Valois, sont ornés d'une demi-guirlande passant derrière la tête et venant accompagner des touffes de fleurs pareilles à celles de la robe. Tu vois par la pose de ces fleurs que les coiffures se font toujours très-tombantes.

Si l'on remplaçait les ruches de tulle moucheté de chenille par du tulle simple ou par un ruban, soit de gaze, soit de taffetas, cela ferait encore une toilette excessivement jolie.

La seconde jeune fille porte une double jupe de taffetas ; sur cette jupe est une veste de velours avec un dessin grec brodé en soutache de soie et or. Les manches sont entourées par une rangée de tout petits boutons à l'orientale. En dedans de cette veste est une chemisette avec une seule dentelle montante ; des manches bouillon sont fermées par un poignet ; la coiffure se compose de nœuds de rubans bordés d'un petit liseré.

Tu pourrais faire parfaitement cette coiffure toi-même : établis une petite carcasse, comme si tu voulais faire la passe d'un bonnet, pose sur le devant, la traverse de ruban, et dispose sept boucles de chaque côté, les plaçant plus ou moins haut, suivant que cela te siéra le mieux. Il te faut à peu près quatre mètres de ruban.

Au revoir, chère amie, jusqu'au mois de février. Je vais travailler en pensant à toi, et te préparer de nouveaux ouvrages pour ce mois-là.

E. E.

ÉPHÉMÉRIDES.

5 JANVIER 1589. — MORT DE CATHERINE DE MÉDICIS.

Catherine, fille unique de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, nièce du pape Clément VII, épousa Henri II, roi de France. Elle fut trois fois régente du royaume ; la première, durant le voyage de son mari en Lorraine ; la seconde, après la mort de Henri II et de François II, pendant la minorité de Charles IX ; la troisième, depuis la mort de

ce prince, jusqu'au retour de Henri III, alors roi de Pologne. Placée entre les catholiques et les protestants, entre les Guise et les Condé, elle tâcha de les diviser pour régner seule. Elle accorda aux réformés le colloque de Poissy et le libre exercice de leur religion, dans la crainte que la jonction du roi de Navarre aux Guises ne rendit ces

derniers trop puissants. Conservant beaucoup d'influence dans les conseils de son fils, Charles IX, elle y apporta son esprit d'intrigue et de cabale; ses avis et la haine du duc de Guise contre Coligny, l'exaspération des bourgeois de Paris contre la réforme, furent les causes du massacre de la Saint-Barthélemy. Puissante encore sous le règne de Henri III, elle contribua peut-être par ses conseils à la mort du duc de Guise,

devenu trop redoutable, et que le roi fit assassiner le 23 décembre 1587. Catherine ne lui survécut que peu de jours. Elle mourut à Blois. On peut louer dans cette reine son amour éclairé pour les arts; elle fit bâtir les Tuileries et l'hôtel de Soissons; les bibliothèques publiques lui arrivèrent des manuscrits précieux qu'elle avait fait venir de Grèce et d'Italie.

MOSAÏQUE.

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

On donne plus aisément des bornes à sa reconnaissance qu'à ses espérances et à ses désirs.

On ne sait pas juger du mérite d'un homme d'après ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne et prendre patience quand elle est mauvaise. LAROCHEFOUCAULD.

Il ne peut y avoir dans une femme de science plus utile et plus agréable que l'art de plaire par les occupations domestiques... Tout porte dans la maison des marques de son industrie; aucune main étrangère ne taille ses habillements. Par un art plus ingénieux, des festons de fleurs entremêlent sous ses doigts leurs coupes demi-closes,

leurs panaches veloutés, leurs riches étendards; elle se réjouit de fixer avec son aiguille des couleurs que les vents ne sauraient flétrir. Le travail est pour les filles plus précieux qu'une dot.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Ne mêle point de reproches au bien que tu fais, et n'unis jamais à tes dons des paroles dures et amères. La rosée ne rafraîchit-elle pas l'ardeur du jour! La parole douce vaut mieux que le bienfait. (Ecclesiastique.)

Celui qui sait quel bien on peut faire dans un jour, celui-là seul peut pleurer assez la perte d'un jour dissipé. LAVATER.

O quenouille, amie de la laine, don de Minerve, ton travail sied bien aux femmes qui vaquent aux soins de la maison! THÉOCRITE.

RÉBUS.







Reproduction of the original in the collection of the Museo de Historia Natural de Madrid

Journal des Demoiselles
Ayuntamiento de Madrid